

LE LIBRE JOURNAL



N° 416

Spécial
et dernier

22 octobre 2007. Prix au numéro 5 keuros

Serge de Beketch 1946-2007

Lettres de chez nous

De La Madrague

Serge est parti de ce monde plein de "nuisibles". Ses qualités d'intelligence et de courage nous manqueront énormément mais son souvenir sera toujours présent par ses écrits et les enregistrements de ses fameuses émissions sur Radio Courtoisie. Nous pensons à vous, à votre chagrin et à votre immense tristesse. Mais rien n'est perdu ! Dieu, là-haut, permettra de le retrouver.

Avec tristesse et beaucoup d'affection,

Bernard d'Ormale

Le vrai tombeau des morts c'est le cœur des vivants ! Il restera vivant dans mon cœur. Je vous aime.

Brigitte Bardot

De "Présent"

Nos amis du quotidien national-catholique ont rendu compte de la disparition de SdB avec plus d'éclat que tout autre titre. Lui consacrant leur "une" entière le 9 oct. (fac-similé intégral en p. 10 de ce L.J.), trois pages de *Présent littéraire* le 13 oct., faisant une large place à l'équipe du L.J. (Monchaux, Olmetta, Gofman), et plusieurs autres articles de Jeanne Smits, Caroline Parmentier, Alain Sanders et Olivier Figueras. Le 17 oct. encore, **M^e Jacques Trémolet de Villers** consacre une page complète à la mémoire de Serge, notant que « le 12 octobre, à Sainte-Odile, la cérémonie qui accompagnait son départ disait la plénitude de sa réussite. Modeste ou grandiose, petite ou grande en nombre, il est rare que la cérémonie des obsèques ne soit pas la signature authentique d'une vie. (...) Pour Serge de Beketch, la signature ressemblait à un couronnement. Tout le mouvement national était là et cette communion des clans les plus opposés prouvait que celui qui les réunissait était bien un artisan de paix. Les sourires, à la sortie, se mêlaient aux larmes et

chacun éprouvait le besoin de dire son affection à son voisin. Autour du corps de celui qui s'en allait, la chaîne d'amitié resserrait les vivants comme s'ils ne voulaient plus se quitter... »

Du "Paquebot"

Serge de Beketch n'est plus. Il restait hier encore l'un des rares polémistes de notre temps veule et décadent. Fils d'un légionnaire russe mort pour la France à Dien Bien Phu, il chassait de race. Patriote que les trahisons et les bassesses infligées à la France encoléraient au rouge, il avait les emportements d'un "Roland furieux", mais

nous sommes de tout cœur avec Danièle, Cyril et Emeric.

Jean-Marie Le Pen

Avec Serge de Beketch, la cause nationale perd un esprit acéré, d'une ironie mordante, d'une très grande culture, et d'un courage exceptionnel. Nos positions ont parfois divergé, mais l'amitié ne s'est jamais perdue. D'un total irrespect à l'égard de la dictature du prêt-à-penser et du "politiquement correct", Serge a payé très cher, devant les tribunaux de la police de la pensée, sa liberté de ton. Il avait conservé intacte une qualité précieuse : la faculté de



Dessin de Nicolas Charrier

aussi, dans l'intimité familiale ou amicale, des tendresses inattendues et un humour subtil. Depuis longtemps taraboté par la maladie, avec un stoïcisme chrétien, il a été jusqu'au bout du sillon. Nous n'avons pas toujours été d'accord sur les détails, nos sites d'action étant fort différents, mais toujours cependant sur l'essentiel qui nous dépassait. Au moment de s'arracher aux affections terrestres,

s'indigner des travers de l'époque... Nous relirons son "Dictionnaire de la Colère" et son "Catalogue des Nuisibles" en pensant qu'il est des plumes qui valent cent épées. La France perd l'un de ses derniers grands polémistes. C'est un mot qui veut dire "combattant". Il a mené le bon combat.

Bruno Gollnisch

(Suite du courrier en page 4)

LE LIBRE JOURNAL

de la France Courtoise
4, place Franz-Liszt - 75010 Paris
Tél. : 01.45.23.51.01.
Fax : 01.45.23.29.75.
www.francecourtoise.info

Directrice générale :
Danièle de Beketch
daniele-de-beketch@noos.fr
Directeur de la rédaction
Responsable de la publication
Serge de Beketch
librejournal@noos.fr
Secrétaire de rédaction
Patrick Gofman
gofman@noos.fr

Délégué à la Vigilance contre l'Homophobie
Délégué à la Lutte contre la Judéophobie
Marquis Jean-Paul Chayrigues de Olmetta
S.D.B. Sarl de presse au capital de 2 000 F
Principaux associés :
Beketch, X.
Commission paritaire : 74 371
Dépôt légal : à parution.
Imprimerie : R.P.N Livry-Gargan
ISSN : 1244-2380c

Abonnements : 110 zeuros
Réabonnements : 100 zeuros
A vie : 2 500 zeuros
Pacte-abonnement :
10 zeuros x 12 mensualités
20 zeuros x 6 mensualités
40 zeuros x 3 mensualités
à l'ordre de **SdB**
4, place Franz-Liszt,
75010 Paris



Parlons franc

Cher Serge,

J'espère que tu seras de mon avis. Les soirées funèbres ne sont pas faites pour pleurer. Les larmes n'ont jamais ressuscité les morts.

Pour nous donner l'illusion qu'ils sont encore avec nous, mieux vaut parler d'eux sans emphase, familièrement, avec même une certaine gaieté... comme si nous allions pouvoir entendre encore leurs voix... ta voix, Serge, enrouée à la fin, ta toux, mais surtout ton rire et tes imprécations.

Je me souviens de toi, un jour, au volant de ta superbe auto que tu conduisais en poète, détaché des contingences. Nous allions de Montparnasse à Saint-Cloud, avec le regretté Jean Nouyrigat, notre Nounours, l'aubergiste du Père Tranquille, où nous prenions nos quartiers d'été, de printemps, d'automne et même d'hiver.

Nous évoquions quelques personnages particulièrement répugnants du Grand Bazar actuel.

— Des abrrrutis, disait Nouyrigat, et tous les airs du Béarn et du plateau de Mille-Vaches roulaient dans son gosier.

— Tu es trop indulgent, Nounours. Ce ne sont pas des abrrrutis, répondis-tu, en imitant son accent, car tu étais aussi un imitateur de talent. Ce sont d'abominables canailles... des crapules en putréfaction... à qui il faudra bien infliger le supplice du pal, un vendredi soir, place de la Concorde, à l'heure où les Parisiens quittent Paris pour le week-end...

Tu riais. Tu riais d'un rire qui te montait des genoux jusqu'aux oreilles et te secouait le corps comme si nous passions sur des dos d'âne. En plus tu fermais les yeux, de plaisir en évoquant le supplice. Ce qui n'est pas recommandé quand on conduit les automobiles, paraît-il...

Des images comme celles-là, j'en ai cent, j'en ai mille. Pourtant, à la réflexion, je ne t'ai pas bien connu. Question de générations, sans doute. Tu es né en 1946. Je sortais de Fresnes, la plus grande prison politique de la République. J'avait l'âge d'être ton père. Les pères et les fils sont rarement de vrais copains. D'ailleurs tu me vouvoyais. C'est un signe...

En revanche, j'ai bien connu Beketch. Un des hommes de presse les plus doués de son temps. J'étais l'un des dirigeants de *Minute* lorsque tu y entras, comme pigiste rétribué, il y a plus de trente ans... Cette année 2007 j'ai terminé ma vie de journaliste en qualité de pigiste bénévole au *Libre Journal*, le journal dont tu inventas la formule et dont tu fus l'animateur et – Danièle de Beketch me pardonnera – le directeur. J'ai donc eu le temps d'apprécier la multiplicité de tes dons, variés et parfois contradictoires. Ton intelligence, bien sûr... ton entrain... ta façon de deviner ce que d'autres auraient dû apprendre... ton flair... la vivacité de ton esprit.

Il n'y pas longtemps, au Petit Dôme, parlant de la pétaudière socialiste, je te disais :

— Attention à Delanoë. Il cache son jeu.

A quoi tu répliquas, du tac au tac :

— Il en garde sous la pédale.

Cette fois, ton rire fut étouffé par la toux qui te broyait les poumons et la gorge, et qui faisait mal, aussi, à ceux qui l'entendaient.

Très vite, presque d'instinct, tu avais su découvrir dans l'actualité non seulement le papier à faire, mais la manière de le traiter, l'angle sous lequel il fallait le prendre, le ton qu'il convenait d'employer, l'attaque au clairon et la conclusion dans le roulement des tambours.

Pour n'avoir pas l'air de te flatter, je ne dirai rien de ton courage de lion...

Rien de l'irrespect total avec lequel tu traitais Ali Bobard et ses quarante valeurs. Rien de la vigueur de ta dénonciation permanente et agressive des falsifications habillées en vérités fondamentales et des pitres déguisés en héros.

De même, je glisserai sur ta gentillesse, ta sensibilité, ta culture vivante due à ton amour des livres et à une curiosité toujours en éveil.

Je passerai sur ton goût du matin des magiciens, ta tendance à l'énorme, au caressant et au cocasse. Et je ferai semblant d'oublier l'accablement que l'on sentait parfois sous tes facultés d'espérance.

Dans un pays libre, *Le Libre Journal* aurait pu devenir le décadaire dont tu rêvais... un mélange hétéroclite et brillant d'échos, de révélations, d'informations, de reportages, de documents, de chroniques et de critiques.

Mais tu étais un opposant. Un insoumis...

Le lobby de la communication t'a systématiquement mis au ban de la société française, toi qui étais l'héritier de Léon Bloy, de Courteline et de Drumont. Tu es mort dans un dénuement qui ressemble à la misère, mais debout au sommet de la barricade que tu avais construite sur le champ de bataille où se joue le sort de la France française.

Salut Serge...

Porte-toi.

Pendant le temps qui nous reste, nous ferons tout pour que tu ne sois pas oublié.

Mais où tu es, si tu rencontres quelqu'un capable de nous filer un coup de main, n'hésite pas...

François Brigneau



Lettres de chez nous

(Suite de la page 2)

La rédaction du *Libre Journal* demande pardon aux centaines de lecteurs et de personnalités dont, faute de place, faute de personnel, ou faute de temps (pour trier, dactylographier, etc.), elle ne peut publier les lettres, toutes de la plus haute qualité.

Une même foi

Le rappel à Dieu de Serge de Beketch m'affecte profondément. Près d'un quart de siècle d'une grande amitié bâtie sur

Serge de Beketch n'était pas passé par une moderne école de la presse alignée, il avait tout appris sur le tas. Mettant au-dessus de tout sa liberté de jugement et d'expression, il était avant tout un journaliste libre, refusant toute soumission au prêt-à-penser, au politiquement correct, à la démocratie religieuse, aux lobbies qui existent ou n'existent pas. Il était de la race des grands polémistes, sachant dans son "*Libre Journal*" de Radio Courtoisie alterner les coups de gueule sur l'actualité avec l'exquise gentillesse pour tous ses invités dans les registres

Chère Danièle,

Ce matin (12 oct.), je me suis rendu à ma petite église, Saint-Pierre du Gros-Caillou, pour communier avec toi. Une affreuse arthrose des genoux et du dos m'empêche de me déplacer correctement plus de 500 m, et de descendre ou monter des marches, ce qui explique pourquoi l'on m'a si peu vu dans notre famille...

Dès les deux derniers numéros du *Libre Journal*, j'ai bien "sent" qu'il se passait quelque chose et j'ai commencé à m'inquiéter. Hier, j'ai vu le faire-part dans *Le Figaro*. L'après-midi, bouleversé, j'ai allumé une flamme, j'ai pleuré. J'étais le meilleur ami de Serge (il me l'a dit), malgré les années qui nous ont séparés, lui avec qui j'ai passé tant de dizaines d'heures (et pas seulement au micro). Je ne sais si j'étais encore son meilleur ami, entouré qu'il était des milliers de personnes de sa cour. Mais il a été l'un des garçons les plus importants de ma vie, celui qui m'a confié que, depuis le jour où il t'avait épousée, il t'aimait chaque jour plus que la veille.

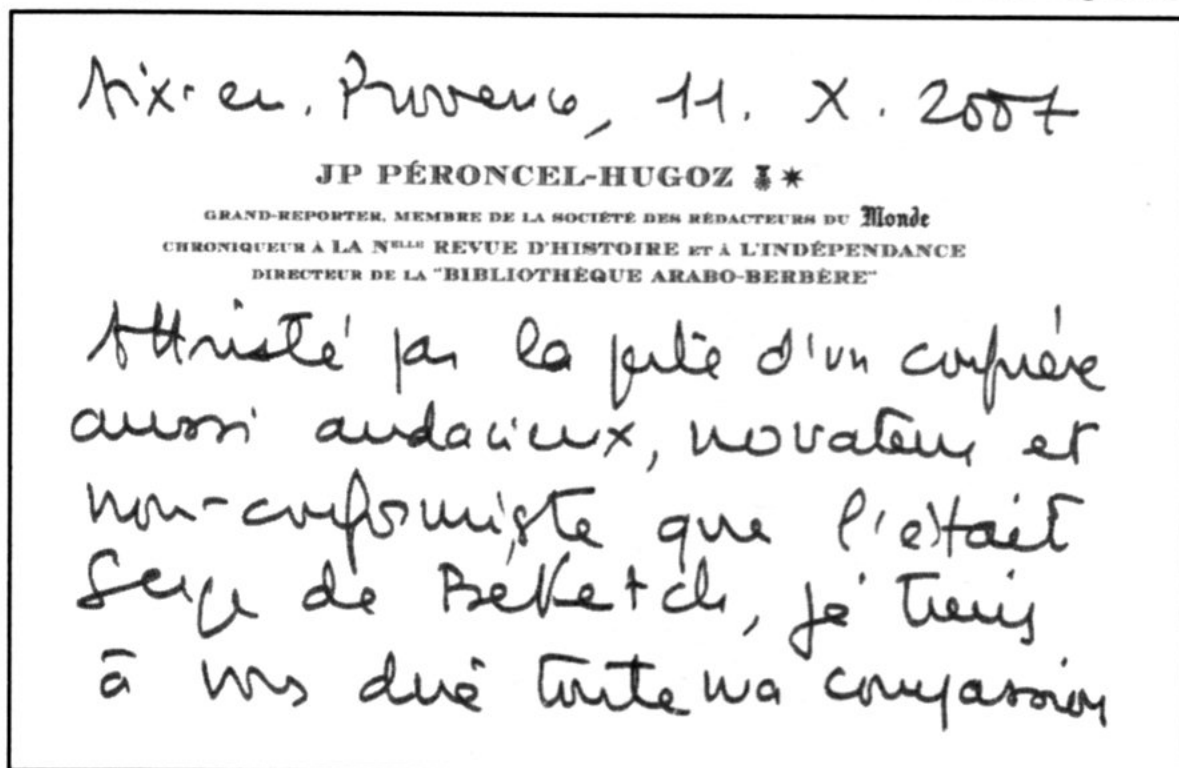
Danièle, depuis hier matin, à chaque instant je prie pour lui, et je lui parle. Je ne t'ai vue que quatre fois dans ma vie, mais je t'ai toujours aimée, avec mon cœur.

Roger Minne

Mon cher Gofman,

Il est évident que, vu la personnalité de Serge, vous allez avoir beaucoup de mal à faire sans lui. Non seulement pour son apport rédactionnel au *Libre Journal*, mais aussi par l'énorme écho qu'avait le *L.J.* radio, et qui motivait les lecteurs. Il va sans dire que si vous avez besoin de dessins je suis très amicalement à votre disposition (...). Et si un jour vous organisez une réunion, une soirée-spectacle, je viendrai bien sûr avec plaisir produire mon tour de caricaturiste-chansonnier. Bon courage et amitiés à tous.

Pinatel



...et vous assurer de mes prières. Lors de la publication de mon livre "*Traversées de la France*", en 2004, S. de Beketch m'avait adressé le plus beau compliment reçu à propos de cet ouvrage : « C'est un livre très français. » Pour ça et pour tout ce qu'il a fait pour nous informer, je n'oublierai jamais le disparu.


une même foi, le même amour de la France et de la Chrétienté nous unissait en effet. Quelques franches divergences toujours surmontées n'avaient fait que la renforcer. Mais au-delà de l'ami que je perds, du deuil que je partage avec son épouse Danièle, ses enfants Cyril et Emeric et leurs familles, et auquel s'associent tous les amis de l'AGRIF, su Centre Charlier, de Chrétienté-Solidarité, c'est toute la résistance nationale, la résistance du pays libre qui ressent aujourd'hui l'affliction du départ d'un de ses acteurs irremplaçables.

les plus variés, même s'il n'en partageait pas toutes les convictions. Conteur prodigieux et homme de radio passionnant, il était en même temps un artiste de l'éditorial, qu'il savait souvent ciseler avec tous les dons de son esprit et notamment son humour. La presse libre, si rare aujourd'hui, perd un homme irremplaçable au poste qu'il tenait. Il a quitté ce monde dans la foi et dans l'espérance. Nous continuons son combat.

Bernard Antony

Ndlr : la revue "Reconquête" de Bernard Antony prépare un hommage volumineux à SdB.





*Amis de la résistance,
au revoir et à bientôt*

Serge de Beketch

12 décembre 1946 - 6 octobre 2007

L'équipe du *Libre Journal*, autour de sa directrice Danièle de Beketch, enregistre avec gratitude l'arrivée de dons de solidarité, ainsi que de nombreux encouragements à poursuivre la publication. Mais elle analyse aussi la situation du titre. *Le Libre Journal de la France courtoise* n'était pas seulement la création de Serge de Beketch. C'était son organe au sens biologique du terme. Lui seul pouvait diriger, animer et renouveler notre rédaction bénévole. Nous n'avons pas la carte de son réseau d'informateurs, et nous ne saurions d'ailleurs pas nous en servir. De plus, *L.L.J.* vivait en synergie avec l'émission de radio très populaire de Serge, disparue avec lui. Cernés, nous choisissons de nous saborder intacts et pavillon haut, plutôt que de faire vivoter un *L.J.* déficitaire et dégradé pour nous écraser contre le quai dans quelques mois. Au moment où – selon nos informations (toutes nos sources ne sont pas taries) – plusieurs autres titres de la presse patriotique se préparent à mettre la clef sous la porte, nous sommes conscients d'annoncer ici, amèrement, un nouveau recul de la liberté de la presse. Mais si dramatique soit-il pour nous comme pour nos fidèles et généreux abonnés, nous savons aussi que nous ne vivons là qu'un mince épisode – pour ne pas dire un "détail", puisque c'est désormais interdit – de la crise générale du mouvement national et de notre pays. "Amis de la Résistance", il faudra bien surmonter cette crise. Nous en reparlerons. Ailleurs.

L.L.J.



Un grand journaliste

Seul défenseur de Baudis en 2004

Combien de fois j'ai trépillé de plaisir, je me suis, seul, gondolé, tenu les côtes, explosant d'un fou-rire incoercible, en entendant le premier quart d'heure de l'émission du mercredi ! Quelle déception (que les suppléants me pardonnent) quand ce n'était pas le patron qui, entre Gofman et "Le Marquis", tenait la barre. Ce moment nous l'attendions, avec l'éditorial du *Libre Journal* papier, comme le coup de gueule nécessaire et bienfaisant, rituel, contre

bénéfice de son auditoire, dans un temps où les interviewers sont essentiellement des castrateurs, des boulets aux pieds, des empêcheurs de danser en rond, des pots de mélasse, des faux-culs et des éteignoirs. Lui allait toujours vers le haut, le risque et la mesure de la liberté et du courage.

A ce propos, comment ne pas rappeler sa prise de position radicale sur Dominique Baudis, qu'un mutisme général condamnait d'avance à partir de sa pitoyable et transpirante intervention télévisi-

des conditions bien difficiles "La Reconquête", maison d'édition en ligne (*Internet, ndlr*), immédiatement Serge lui offrit sa vitrine : promotion sur les ondes, recensions, quatrièmes de couverture entières de son journal (*et intermédiations qui lui coûtaient au lieu de lui rapporter, ndlr*). Il était immédiatement attentif, attentionné, efficace, et avait d'emblée le cœur sur la main pour tout ce qui servait la cause de la foi, de la patrie et de la lumière.

Aux obsèques de SdB, la foule des amis débordait sur le parvis... Et son compagnon Roger Holeindre lui rendait les honneurs.



ces choses que la plupart des journalistes se contentent d'observer à la longue-vue ou au mieux de brocarder gentiment, et que lui épingleait avec une sûreté d'entomologiste. Pour la percussive et l'efficacité, j'évoquerai Léon Bloy, qu'il aimait tant !

Vu de l'intérieur – puisque j'eus la chance d'être invité à cette émission –, je revois le personnage qui, entre deux quintes de toux suivies de rasades de son éternelle bouteille d'eau, savait prendre la balle au bond, relancer, approfondir, et faire partager ce qu'il aimait au

suelle ? Alors que rien ne l'obligeait à témoigner à décharge pour cet adversaire politique, Serge de Beketch fut le premier à affirmer haut et fort qu'il s'agissait d'une machination, d'un probable règlement de comptes (*alors relayé par les télés, qui viennent de courageusement le "dénoncer" à grands cris, trois ans après ! ndlr*). Et l'avenir, une nouvelle fois, donna raison à la générosité du rhinocéros !

Quand je lui parlai de mon ami Philippe Régnez qui, exilé au Paraguay, venait de créer dans

Je finirai par sa prétendue "exagération", à certains si compromettante. Pour nous ce sera toujours, éternellement « *ce mot des lâches et des niais, que les hommes jetteront perpétuellement à la figure de quiconque aura l'audace de parler avec fermeté de quoi que ce soit !* » (Léon Bloy). Serge de Beketch était de ceux qui ne se tiennent pas à carreau, en toute occasion il se mouillait. Que notre Seigneur recueille cette âme à tous égards bien trempée !

Daniel Habrekorn



Je me souviens...

Lorsque nous nous sommes rencontrés, il y a presque vingt ans, je reprenais l'hebdomadaire *Minute* et tu faisais partie du "lot". J'étais le "nouveau riche" qui n'y connaissait rien en journalisme et toi le directeur de la rédaction d'un journal "poubelle" en perdition. Rien en somme pour que nous nous entendions.

Après une période (oh, très brève) d'observation, le courant est passé. Nous sommes même parvenus à être complémentaires : mon pragmatisme compensait tes excès d'idéalisme, mes candeurs étaient contrebalancées par ta complot-mania et ton immense culture palliait mes lacunes. Tu avais même inventé un jeu, à notre usage exclusif, dont nous riions encore lors d'un diner récent. Il consistait à piéger un article d'une phrase ou d'un mot excessif que je ne laisserais pas passer à la lecture des épreuves.

Comme directeur de la publication, j'ai d'ailleurs eu l'honneur, grâce à toi, de perdre mes illusions sur la "justice" de mon pays.

Tu m'as beaucoup appris.

Après avoir tout tenté, avec toi, j'ai compris que le succès de notre journal, dans ce "pays de liberté et d'égalité", ne dépendait ni de nos talents ni de nos efforts ni des moyens que j'y investissais. J'ai donc décidé de jeter l'éponge. Cet échec aurait pu nous éloigner. Il n'en fut rien. Nos longues discussions, nos petits désaccords, nos complicités avaient fait de nous des amis. Jamais nous ne nous sommes perdus de vue et nos échanges, toujours réguliers, francs et directs, ont continué à renforcer notre amitié.

En fait, j'ai eu le privilège de connaître les deux Serge qui faisaient de toi un être unique. J'ai connu Serge excessif, coléreux, têtu ; et aussi Serge hypersensible, généreux, compréhensif jusqu'à la naïveté. Ceux qui ne te pardonnaient pas tes défauts ne comprenaient pas qu'ils étaient l'enveloppe superficielle cachant ton

Cher Serge,

grand cœur. Ils ne te méritaient pas.

Aujourd'hui, Serge, tu nous as quittés ; et je pense à ces longues conversations que nous avons sur Dieu et la religion. Tu voulais me convaincre (je n'ose dire me convertir). Tu

étais déçu quand je te disais que je ne croyais pas, non pas par opposition ou par principe, bien au contraire, mais parce que je n'avais pas la chance de croire. Que je refusais l'hypocrisie de l'"on ne sait jamais".

J'espère que tu avais, que tu as raison et que de là-haut, où tu as ta place, tu prieras pour ceux que tu aimes. Pense à moi, tu vas me manquer.

*Le 7 octobre 2007
(St Serge, jour de notre fête)*

Serge Martinez

Ex-P.-D.G. du journal *Minute*
Ex-dirigeant du Front National



14 avril 1985 : le siège de "Minute" est détruit par une bombe d'Action Directe. Le rédacteur en chef, Serge de Beketch, constate les dégâts.

© Michel Artault-Moba - ND



Etonné d'être ami

J'ai connu Serge de Beketch en 1984/1985. J'étais directeur de clientèle au siège d'une grande banque qui avait historiquement une forte clientèle de "Pieds noirs" et de Maghrébins (aux comptes cachés en France). C'est l'époque où j'ai eu le plus de pouvoirs, sans m'en rendre vraiment compte. Je pouvais, en effet, accorder 4 millions de francs de crédits à une personne ou à une entreprise, dont deux millions "en blanc" (c'est-à-dire sans garantie hypothécaire). Trois "réseaux" m'apportaient les cas difficiles, c'est-à-dire ceux que les autres banquiers refusaient : les Pieds noirs souvent "cornaqués" par les Résistants de

l'Algérie française, les Paras et les Nationaux. Je n'ai subi, à ma connaissance, aucun contentieux de leur part. Serge m'avait été adressé par ce dernier canal, Jean-Pierre Reveau peut-être.

Un jour de 1985 ou 86, je pense, Serge me demanda un rendez-vous, mais pas pour lui-même. Il me présenta la fille d'une personnalité connue de la famille nationale et me demanda de l'aider. Les difficultés de cette jeune fille étaient d'autant plus grandes qu'elle tenait impérativement à ne pas mêler sa famille à ses problèmes. J'ouvris un compte avec un crédit que mes services mettraient en place et nous nous quitâmes. Cinq minutes après Serge

remontait. Il avait laissé la jeune fille dans le très beau hall de la banque, sur un quelconque prétexte. Il me remit une somme qui correspondait à deux ou trois mensualités « *Au cas où elle aurait à faire face à des problèmes de remboursement... Ne le lui dites pas* ». Je crois avoir mémoire que c'était l'époque où il connaissait déjà lui-même quelques difficultés, après son départ de *Minute*.

J'ai quitté cette banque et n'ai plus eu ces pouvoirs de banquier prêteur. Nous ne nous rencontrâmes que dans le cadre de certaines réunions "politiquement peu correctes" et pour le tenir informé de certaines actions que je menais au titre des communautés "Pieds noirs" et Harkis, avec les Paras aussi. Ses difficultés financières étaient parfois grandes et je l'aide du mieux que je pouvais, souvent à la suite d'un déjeuner dans un bistrot pas très loin de chez lui où nous vidions quelques verres. Entre-temps, j'étais devenu maire adjoint en Seine-Saint-Denis et constatais les gaspillages en faveur de populations chronophages. Devenu maire adjoint aux affaires sociales, je fus chargé de "distribuer" ! Cela lui donna prétexte à m'inviter à des émissions de Radio Courtoisie pour parler de l'immigration, notamment quand je publiai un document sur mon expérience de maire adjoint en 93. Immigration, mais aussi actions en faveur de la Mémoire de l'Algérie française furent mes premières interventions sur Radio Courtoisie, d'autres amis m'invitant à leur tour sur ces deux sujets : le Commandant Guillaume, Gérard Marin et Jean-Gilles Malliarakis, notamment.

Je m'étais un peu éloigné de Serge, je l'avoue, suite à la bataille de 1998 entre nationaux. Même si je lui gardais mon amitié, je lui en ai voulu, comme à d'autres journalistes amis, d'avoir dans un second temps, certes relativement court, semblé prendre parti. Je jugeais que nos journaux nationaux se devaient de se tenir à l'écart d'une guerre fratricide qui allait faire perdre des années au mouvement national. En fait, s'en remettra-t-il ? Je me désabonnai pendant un temps du *Libre Journal*, comme d'autres journaux et revues. Puis en 2003, j'écrivis une lettre à Jean Ferré, avec copie à tous les chefs d'émission, pour les alerter quant aux dégâts que produisaient sur certains auditeurs les conseils financiers intempestifs et peu réflé-



génial

d'un banquier

chis que donnait l'un d'entre eux, depuis de longs mois, voire années. Serge de Beketch, comme le « Crabe Tambour » (qui n'aimait pas ce surnom qu'il n'avait jamais porté), Gérard Marin et Jean-Gilles Malliarakis me proposèrent tous d'intervenir à l'une de leurs émissions, avec le même prétexte bien compris : « *Je ne puis critiquer un autre chef d'émission, mais je t'ouvre la mienne pour corriger* ».

C'est ainsi que vint certainement l'idée à Serge de me faire participer à ses émissions en tant que « conseiller financier indépendant ».

De ces mois à Radio Courtoisie, je retiens d'abord le caractère généreux de Serge, celui qu'il m'avait démontré lors de nos premières rencontres. J'ai laissé entrevoir ses difficultés dues au renoncement d'une carrière plus en vue et surtout plus rémunératrice, si elle avait été politiquement correcte. Mais Serge était un « fou génial », comme on le dit des plus grands artistes, capitaines de guerre, conquérants, mécènes, inventeurs et bâtisseurs.

C'était aussi un « bordélique » pour ce qui ne concernait pas « son » sujet. Serge m'appelait souvent en début de semaine : « *Ce serait bien de parler de tel sujet économique, de tel scandale financier, de tel rachat d'entreprise* ». Je travaillais, car je ne suis pas un homme de médias et j'ai le handicap de retenir difficilement certains chiffres. Et je passais parfois toute une émission à attendre qu'il veuille bien me donner la parole, en vain souvent. Je pense que les émissions où j'ai dû me taire ont été les plus nombreuses, même si parfois j'arrivais à placer un bout de phrase pour un sujet qui n'était pas le mien. Combien d'écrivains, de politiques, d'historiens, de savants et de médecins, mais aussi parfois d'illuminés parmi ses invités ? Combien de fou-rires mal dissimulés par le Marquis, par Patrick Gofman et moi-même ! Combien de colères rentrées de mes deux nouveaux amis, le premier attendant de dire son extraordinaire et perfide rubrique *people*, le second de « vendre » *Le Libre Journal* dont il est le pilier essentiel aujourd'hui. Ma qualité de « petit nouveau », récemment autorisé à entrer au cénacle, ne me permettait pas de montrer mes énervements, d'autant que le petit dernier, Roboth, faisait preuve de la plus extrême courtoisie

et de la plus grande patience, comme l'adorable Victoria, privée parfois de la lecture des messages d'auditeurs ou des petites annonces de fin d'émission. Mais ce temps volé à mon entreprise, deux à trois mercredis par mois, me permettait d'assister à un ballet médiatique, si ce n'est un opéra, maîtrisé par un excellent professionnel, malgré ses quintes de toux. Ses connaissances, sa culture sur des sujets aussi divers m'épataient, comme la facilité et l'enchaînement de ses questions, le coulé de ses *interviews* (pardon ! un euro dans la cagnotte). Mais ce sont surtout ses coups de gueule, ce courage, que ne peuvent déployer que des « fous géniaux » qui m'ont payés de ces

n'aurait jamais prise, mais surtout à prendre des dispositions pour protéger les siens, Danièle bien sûr. Je n'en aurais pas parlé non plus si un appel n'avait été lancé sur les ondes de Radio Courtoisie et ne courait nos médias nationaux (presse et Internet). Quelques jours avant sa disparition, il me téléphona pour me demander « *ce qu'il pouvait faire pour Danièle ?* ». Je lui fis comprendre que c'était « difficile ». Il paraissait bien tard pour épargner et trop tard pour une assurance décès, au vu de son état de santé. C'était aussi cela, Serge. Il me fit promettre alors d'aider Danièle. Bien informé de son état, je promis, mais sans vouloir accepter que nous en étions à son testament. Je crois avoir



heures, bien agréables par ailleurs, car j'ai très vite eu conscience d'appartenir à une équipe soudée.

Dernier point : Serge m'a toujours vouvoyé, comme moi en m'adressant à lui. Nous avons presque le même âge et quelques turpitudes communes m'auraient permis le tutoiement que j'ai facilement avec d'autres. Mais « il était quelqu'un » pour moi. Un maître, si je n'avais pas été sûr d'être incapable de suivre sa trace. Je pense que dans son cas, il me vouvoyait tout simplement parce que je l'étonnais de lui permettre de pouvoir se dire qu'il était ami d'un « banquier » ! Car il avait une haine véritable pour la finance et ses suppôts, dont je suis. D'où aussi ce désintéret à préparer une retraite qu'il

assisté le 12 octobre à une des plus belles messes, une de plus belles homélies de mon autre ami, le Père Argouarc'h, une des plus nombreuses et amicales assistances qu'il m'ait été donné de voir dans une église. Merci à toi Serge, merci pour moi et merci pour cette communauté des Dépatrés que je représentais parfois à ton émission.

Jean-Pierre Rondeau

*Conseiller financier indépendant,
Président d'honneur des Anciens
du lycée Lamoricière d'Oran,
Président de Dépatrés,
Délégué Ile-de-France VERITAS,
membre de l'ADIMAD,
Vice-président de l'Amicale
des Anciens du 9^e RCP*



A DIEU A SERGE DE BEKETCH

PRÉSENT

NUMÉRO 6438

MARDI 9 OCTOBRE 2007

1,50 €

Antilles-Réunion 2 € • Tahiti - Nouvelle Calédonie 290 FP

www.present.fr ou www.presentquotidien.com

SAMEDI SOIR à 11 h 10, en la vigile de la Saint-Serge, il a plu à Dieu de rappeler à Lui notre ami et confrère, Serge de Beketch. Trop tôt, trop vite ! Il n'avait que 60 ans, il avait encore tant de combats à mener, tant de coups de gueule à pousser dans ce monde vieux et apostat. Trop tôt, trop vite ! Il laisse tant d'amis dans la peine, et surtout sa famille : Danièle, son épouse, Cyrille et Aymeric, ses fils, ses petits-enfants... Trop tôt et trop vite, mais c'était l'heure de Dieu, et donc la bonne heure, celle que sa Providence a voulue et choisie.

Serge de Beketch, cet homme debout, est mort terrassé par une maladie du foie contractée il y a quinze ans lors d'examens médicaux. L'évolution du mal s'était précipitée depuis le mois d'août. Elle lui a laissé le temps, ce temps précieux de l'extrême-onction, et puis de quatre jours où le Père Argouarc'h, protégé par sa bure alors que même les plus proches voyaient leur temps auprès de lui compté, a pu rester continuellement auprès de lui dans l'unité de réanimation de l'hôpital parisien où il livrait son dernier combat, crucial entre tous. Et au moment de la mort, Danièle, Cyrille et Aymeric étaient auprès de lui.

C'est d'abord ce souvenir qu'il nous laisse, et cet exemple qu'il nous donne. Le bon vivant, le bon camarade, le pourfendeur truculent des maux d'aujourd'hui est parti avec courage, soutenu par sa foi, acceptant l'épreuve de cette déchéance physique qui n'a en rien entamé sa lucidité, sa bonhomie, son immense gentillesse – et dont l'issue s'appellera finalement résurrection.

Lucide : l'autre grand souvenir, l'autre grand exemple laissé par Serge de Beketch, c'est celui d'un sens des proportions qui avait fait de lui un pamphlétaire pour le bien. Face à la culture de mort, aux mensonges, aux mesquineries, aux escroqueries morales et matérielles, aux trahisons, aux abandons de notre temps, il réagissait avec toute sa force d'âme, mettant en évidence et en perspective ce qu'il y avait de plus abominable pour que personne ne puisse prétendre n'avoir rien vu.

Comme le bâtisseur de cathédrales du Moyen Âge ponctuant son œuvre de gargouilles et de figures grotesques : parce que le mal doit être dénoncé, et mieux encore, ridiculisé.

Le malheur, dans notre XXI^e siècle sans Dieu, c'est que les bâtisseurs de cathédrales travaillent dans l'ombre, et le mensonge semble avoir remporté la bataille. Serge de Beketch, homme d'immense talent, journaliste hors pair dans son maniement de la langue (comme on manie la rapière), n'aura pas eu la reconnaissance qu'il méritait. Son décès est passé inaperçu dans la grosse presse. Son décadaire, le *Libre Journal de la France courtoise*, n'était pas cité à la télévision ni dans les revues de presse convenables.

Et si beaucoup connaissaient la voix de Serge de Beketch, ses provocations et ses foucades, son enthousiasme pour le bien et son humour sainement dévastateur, c'est seulement parce qu'une radio libre lancée avec Jean Ferré lui donnait cette nécessaire tribune publique : Radio Courtoisie.

Etions-nous d'accord avec toutes ses provocations, ses affirmations contestables à l'occasion, ses choix ? Certes pas toujours, mais mettons là encore les choses en perspective. Soulignons l'immense hypocrisie de ce temps où la pensée unique impose de s'effaroucher devant une parole excessive ou injuste (mais dans quelques domaines seulement), pendant que les enfants sont tués dans le ventre de leur mère, perversis, salis, que l'on nous dépouille de nos patries et qu'on voudrait nous dépouiller de notre Dieu.

Sur le front de ce combat, Serge de Beketch était en première ligne, et depuis longtemps, et même si l'on peut dire avant sa naissance : son arrière-grand père fut aide-de-camp de Dénikine, son père, russe, sous-officier à la Légion, mourut pour la France dans l'immense tragédie d'abandon de Dien Bien Phu. Serge de Beketch connu, enfant, une vie difficile (et une scolarité d'enfant de troupe) mais éclairée par un grand amour des lettres et par ce sens de la patrie qui, paradoxalement, souffre que l'on passe des frontières.

Il arriva donc à *Minute* à l'âge de vingt ans. Il passera par *Pilote*, à la grande époque de Goscinny. Il se laissera tenter par la franc-maçonnerie – et en sortira très vite. Il finira par laisser une marque de poids au sein de ce mouvement national dont il faisait partie mais qu'il regardait aussi avec lucidité. Son dernier ouvrage, *Le Catalogue des nuisibles*, garde pour la postérité un de ses textes les plus chevaleresques, où il revendique le titre de « blaireau » face à ceux qui se plaignaient de la ringardise des obsédés du combat pour la vie, de ce boulet des catholiques moralisateurs qu'il fallait traîner dans les campagnes électorales. Ce livre est un concentré de son art, hardi, anticon-

formiste, batailleur, justement agressif – mais c'était l'art d'un homme bon, généreux et chaleureux, ami du bien, amoureux de la France.

Nous sommes tous en deuil. Serge de Beketch nous manquera par sa plume, par sa voix. Nous disons notre peine à Danièle, à ses enfants, et nous voudrions partager et alléger la leur... mais nous savons combien cela est difficile en ces moments d'arrachement. « Que Dieu vous garde », disait-il toujours. Que Dieu l'accueille désormais, qu'il le garde auprès de Lui pour l'éternité, dans cette Lumière pour laquelle Serge de Beketch s'est battu jusqu'au bout.

JEANNE SMITS



CHARD

L'hommage de Bernard Antony

Le rappel à Dieu de Serge de Beketch m'affecte profondément. Près d'un quart de siècle d'une grande amitié bâtie sur une même foi, le même amour de la France et de la Chrétienté nous unissant en effet. Quelques franchises divergences toujours surmontées n'avaient fait que la renforcer.

Mais au-delà de l'ami que je perds, du deuil que je partage avec son épouse Danièle, ses enfants Cyrille et Aymeric et leurs familles et auquel s'associent tous les amis de l'AGRIJ, du Centre Charlier, de Chrétienté-Solidarité, c'est toute la résistance nationale, la résistance du pays libre qui ressent aujourd'hui l'affliction du départ d'un de ses acteurs irremplaçables.

Serge de Beketch n'était pas passé par une moderne école de la presse alignée, il avait tout appris sur le tas. Mettant au-dessus de tout sa liberté de jugement et d'expression, il était avant tout un journaliste libre, refusant toute soumission au prêt-à-penser, au politiquement correct, à la démocratie religieuse, aux lobbies qui existent ou n'existent pas. Il était de la race des grands polémistes, sachant dans son « Libre Journal » de Radio Courtoisie alterner les coups de gueule sur l'actualité avec l'exquise gentillesse pour tous ses invités dans les registres les plus variés, même s'il n'en partageait pas toutes les convictions.

Conteur prodigieux et homme de radio passionnant, il était en même temps un artiste de l'éditorial qu'il savait souvent ciserler avec tous les dons de son esprit et notamment son humour.

La presse libre, si rare aujourd'hui, perd un homme irremplaçable au poste qu'il tenait. Il a quitté ce monde dans la foi et dans l'espérance. Nous continuons son combat.

Nous vous donnerons ultérieurement le lieu, la date et l'heure des obsèques



Photo : Olivier Figueras

† Serge...

Nous savions, bien sûr. Mais nous continuons d'espérer. Et de prier. Et puis... Serge de Beketch aura lutté jusqu'au bout de ses forces. Comme il l'avait fait toute sa vie. Dans le souvenir et l'exemple de son père, tombé à Dien Bien Phu alors que Serge n'était qu'un gamin. Épuisé, Serge est allé rejoindre le Bon Dieu qui l'appela à ses côtés.

Ramené récemment à Paris, il était soigné dans le service hépatologie – l'un des meilleurs de France – de l'hôpital Beaujon. Il y a une dizaine de jours, j'étais allé passer un couple d'heures avec lui. Il partageait sa chambre – et comment ne pas y voir un signe de la Providence – avec un membre du Cercle national des combattants. La garde rapprochée. Et, entre les visites de ceux qui l'aimaient – et toutes nos pensées vont à Danièle de Beketch et aux deux garçons de Serge –, cette présence amie dans les petites heures de la nuit et au retour de ces matins ponctués de soins, d'analyses, d'exams...

Il y a dix jours, le téléphone avait sonné chez moi. C'était Serge au bout de son portable. La voix méconnaissable. « Viens, il faut que je te vois. » Pendant deux heures, nous avons parlé. Pour se dire – pour nous dire – des choses que, par pudeur, nous ne nous étions jamais dites. Parce qu'elles n'avaient pas besoin d'être dites, pensions-nous. On avait tort. Il faut toujours dire à ceux qu'on aime qu'on les aime pendant qu'on peut encore le faire. Des souvenirs. Des regrets. Des anecdotes. L'ombre jamais absente d'A.D.G. Des confidences aussi, à jamais enfouies dans le fond de mon cœur. Des conseils. Des consignes. Que je suivrai scrupuleusement. Et encore, malgré la fatigue, l'humour de Serge que rien, et surtout pas la terrible maladie, ne pouvait atteindre. Des projets : « Si jamais je m'en sors... »

Et, alors qu'il était couché là, sur son lit de souffrance, ce souci des soucis des autres : « Comment ça va à *Présent* ? Vous allez vous en sortir ? »

Je ne sais pas si nous allons « nous en sortir ». Ce dont je suis sûr, en revanche, c'est que Serge, admirable journaliste, soldat du Vrai, du Beau, du Bien, sera notre intercesseur auprès du Ciel. Car tout, la vie, l'amour, la mort, est entre les mains du Seigneur.

Serge de Beketch n'avait peur de rien. Ni des hommes ni de la Camarde. Quand, hospitalisé d'urgence dans le Sud-Ouest où il était en vacances en famille, on ne lui avait pas caché que son cas était grave, il avait simplement murmuré : « Quand faut y aller, faut y aller... »

Répondant un jour au fameux questionnaire de Marcel Proust, Serge avait répondu à la question :



Photo : Olivier Figueras

« Comment aimeriez-vous mourir » : « Après. » Comprenez : après avoir fait mon devoir. Il l'a fait son devoir. Avec une rage de vivre qui a fini par avoir raison de lui. Et qui lui donnait le droit de se reposer enfin. Le devoir accompli.

A.D.G., Serge de Beketch... Cela commence à faire beaucoup. Et si l'on veut bien comprendre que le Bon Dieu ait voulu rappeler si tôt, très tôt, trop tôt, ces deux hommes d'exception, comment cacher qu'on aurait tout donné pour qu'il nous les laisse encore un peu...

ALAIN SANDERS

● Ce mercredi 10 octobre, à 18 h sur Radio Courtoisie (95,6 MHz), dans le « Libre Journal de Serge de Beketch », Alain Sanders, Daniel Hamicha et Bernard Antony rendront hommage à la mémoire de leur ami disparu.

C'était il y a longtemps, très longtemps...

C'était il y a longtemps, très longtemps : il y a plus de trente ans. En 1973 ; peut-être 1974. A *Minute*, dans les somptueux locaux que le titre occupait alors avenue Marceau, et où mon père, qui en était à cette époque l'une des principales plumes, m'amenaient lorsque je n'étais pas sur les bancs de l'école. A dire vrai, je voyais principalement le bureau – immense – de Boizeau. Mais parfois, quelques autres têtes. Notamment lors du sapin de Noël...

Au gamin que j'étais, le métier apparaissait alors comme celui de gens sérieux – ou de personnalités très lointaines. Et puis un jour, je t'ai croisé, quelque part, dans un couloir. Avec, déjà, ce bon sourire affectueux, qui est, sans doute, par-delà la souffrance, la dernière image que je garderai de toi. Un sourire qui, sans aucun doute, m'a donné une nouvelle proximité avec le journalisme...

Plus tard, nos relations ont été épisodiques. Mais je t'apercevais de loin

en loin : tu manifestais toujours beaucoup d'amitié à mon père, et je crois qu'il te le rendait bien.

Le temps a passé, et, il y aura bientôt seize ans, nous nous sommes retrouvés, un beau matin, collègue. Entre-temps, tu étais devenu un des grands noms de la presse nationale. Mais, avec ta délicatesse coutumière, tu n'en as jamais marqué de distance entre nous. Bien au contraire...

Et quand, il y a cinq ans, Papa s'en est allé rejoindre le Père, tu as été de ceux qui, sans insister, m'ont soutenu alors.

Aujourd'hui, vous vous êtes retrouvés, et vous allez pouvoir reprendre quelques-unes de ces discussions interrompues ici-bas.

Mais, si je signe aujourd'hui ces lignes, après lui, c'est un peu à toi que je le dois.

Merci, Serge. Et à Dieu !

OLIVIER FIGUERAS

Prix du numéro par abonnement postal : 1,20 €



Revue de presse

RIVAROL

Serge de Beketch, le sabreur fracassé

Les "nuisibles" dont son dernier livre dressait le « catalogue » avec tant de talent auront eu raison de lui. Après des années de lutte, contre la maladie, l'Establishment et le « mauvais temps » comme disait Jacques Perret, Serge de Beketch s'est éteint le 6 octobre au soir — veille de la Saint-Serge et de l'anniversaire de la bataille de Lépante — à l'hôpital Beaujon. Laissant orphelins non seulement ses deux fils mais aussi les auditeurs de Radio-Courtoisie et les lecteurs de son *Libre Journal de la France courtoise*, dont Patrick Golman assure courageusement la continuité.



Petit-fils d'un aide-de-camp du général Dénikine, fils d'un sous-officier de Légion étrangère mort pour la France à Dien Bien Phu. Serge André Yourevitch Verebrussov de Beketch était né le 12 décembre 1946. Après sa scolarité comme enfant de troupe (ce que fut aussi A.D.G., son grand ami et presque exact contemporain emporté, lui, par un cancer le 1^{er} novembre 2004), ce pupille de la nation exerça divers emplois tels manœuvre du bâtiment ou vendeur en librairie avant de découvrir sa voie comme journaliste quand il entre en 1966 à *Minute*, qu'il devait diriger de 1990 à 1993 à la demande de Serge Martinez, nouveau propriétaire du titre, avant de créer son propre décadaire, à la présentation si particulière. Dans les années 1970, il avait aussi beaucoup travaillé comme scénariste pour *Pilote*, et collaboré à de très nombreux albums de bandes dessinées.

C'est à la demande de Jean-Marie Le Pen qu'il fut nommé en 1986 directeur de la rédaction de *National-Hebdo* mais les relations entre les deux hommes furent toujours aussi étroites qu'explosives. Serge revendiquant avec force son droit à la contestation. Voire à la provocation, sans souci des susceptibilités et, comme beaucoup de polémistes, cet ami

dans Tnahal à l'occasion de la Guerre des Six Jours, dont la brève lui évita de revêtir l'uniforme, ce qui ne l'empêcha pas douze ans plus tard, quand le Grand Satan Faurisson devint l'homme à abattre, de s'engager cette fois dans le combat révisionniste, auquel il resta fidèle jusqu'au bout, quel que fût le danger. De fait, sa plume lui valut maints procès, souvent très lourds et, à Radio-Courtoisie, sa parole tranchante fit plus d'une fois trembler Jean Ferré, qui l'aura précédé d'un an dans la tombe.

Quiconque a fréquenté Serge s'est forcément fâché avec lui, plus moins longtemps, mais il était tout aussi impossible de résister à son charme, ou plutôt à sa présence. Il confiait volontiers que la grande chance de sa vie était d'avoir rencontré Danielle, devenue son épouse (puis la directrice du *Libre Journal*) et qu'il « continuait d'aimer comme au premier jour ». C'est à Danielle, et à ses deux fils, Aymeric et Cyrille, que vont nos pensées. Si Serge nous manque déjà, quel vide ses proches ne doivent-ils pas ressentir...

L'Equipe de RIVAROL.

● Les obsèques de Serge de Beketch seront célébrées ce vendredi 12 octobre à 10 h à l'église Ste-Odile (2 avenue Stéphane Mallarmé, 75017 Paris).

L'HOMMAGE DE BRUNO GOLLNISCH

Dans un communiqué, le Délégué Général du Front National estime qu'« avec Serge de Beketch, la cause nationale perdit son esprit acéré, d'une trame mordante, d'une très grande culture, et d'un courage exceptionnel ». « Nos positions ont parfois divergé, ajoute le député européen, mais l'amitié ne s'est jamais perdue. D'un total irrespect à l'égard de la dictature du prêt-à-penser et du "politiquement correct", Serge a joué très cher, devant les tribunaux de la police de la presse, sa liberté de ton. Il avait conservé intacte une qualité précieuse : la faculté de s'indigner des travers de l'époque... Nous relisons son Dictionnaire de la Colère et son Catalogue des nuisibles en pensant qu'il est des plumes qui valent cent épées. La France perd l'un de ses derniers grands polémistes. C'est un mot qui veut dire "combattant". Il a mené le bon combat. »

National-Hebdo

SERGE DE BEKETCH EST DÉCÉDÉ

C'est avec une grande tristesse que nous avons appris le décès de Serge de Beketch, dimanche 7 octobre, jour de la saint Serge. Malade depuis longtemps, son état s'était subitement aggravé cet été.



(1974), chef des informations (1975), puis rédacteur en chef en octobre 1977, sous la direction de Jean Boizeau puis de Jean-Claude Goudeau. En parallèle, il collabora étroitement, de 1967 à 1975, au journal de bandes dessinées *Pilote*, alors dirigé par René Goscinny, comme scénariste de BD.

A National Hebdo en 1987

Coricieux de tout, il fut, durant cinq ans, membre de la Grande Loge de France puis de la Grande Loge nationale française (cf. son entretien à *Lectures françaises*, juin 1996). En 1987, il rejoignit *National Hebdo*, occupant les fonctions de directeur de la rédaction sous la direction de Roland Gaucher, avant de revenir à *Minute* dont il devint directeur de la rédaction (1990-1993). Il était également devenu la cheville ouvrière de *Radio-Solidarité*, aux côtés de Bernadette Baemer (dite d'Angevilliers). Écarté par la direction proche des gaullistes, il fonda le Comité de défense des auditeurs de *Radio-Solidarité*, puis lança *Radio Courtoisie*, avec Jean Ferré, chroniqueur au *Figaro-Magazine*. animateur du *Libre Journal*, grande tribune des idées nationalistes, catholiques et maurrassiennes, ce polémiste de talent devait alors lancer un « décadaire de résistance catholique et française », *Le Libre Journal de la France courtoise*.

Soutien de Jean-Marie Le Pen

On ignore souvent que ce militant nationaliste et royaliste légitimiste s'engagea dans la défense des idées nationales sur

le terrain. Il fut en 1977 candidat FN au Conseil de Paris dans le XV^e arrondissement (avec Martine Lehideux comme suppléante), en 1978, candidat aux élections législatives dans la 17^e circonscription de Paris (XV^e arrondissement) en 1989, candidat aux élections municipales dans le XIX^e arrondissement (avec son épouse), candidat aux élections régionales en Ile-de-France en 1992, conseiller municipal de Sannois, dans le Val-d'Oise, à partir de 1995 (son épouse, née Danièle Sannois, était candidate dans le XIX^e arrondissement). Il sera aussi vice-président de l'Association générale contre le racisme et pour l'identité française de Bernard Antony et cofondateur du Cercle d'amitié française juive et chrétienne. Il a appelé à soutenir Jean-Marie Le Pen en décembre 2001 (*Français d'abord*, décembre 2001) : « Il me paraît tactiquement rationnelle, historiquement juste et humanement naturel que ce candidat (des nationaux) soit, en 2002, Jean-Marie Le Pen. » ADG, décédé en 2004, fit passer à la postérité son personnage Serge et Djerbitskine, alias Machin, un journaliste anarchisant très attachant.

National Hebdo présente à son épouse Danielle, à ses enfants et petits-enfants, ses sincères condoléances.

Les obsèques de Serge de Beketch se dérouleront vendredi 12 octobre à 10h, en l'église Sainte Odile de Paris à Paris 17.

Où trouver « Minute »
www.trouverlapresse.com

HOMMAGE
A SERGE
DE BEKETCH

minute

HEBDOMADAIRE POLITIQUEMENT INCORRECT ■ MERCREDI 10 OCTOBRE 2007 ■ N°2328 - 3,00 €

LA POPULATION EUROPÉENNE EST EN TRAIN DE DISPARAÎTRE



Oraison funèbre du R.P. Argouarc'h

Au nom du Père et du Fils et du Saint Esprit, ainsi soit-il.

Mes bien chers frères, chers amis, Il y a des jours, il y a des nuits où tout semble s'arrêter. Notre cœur est foudroyé, transpercé.

Comme un oiseau qui s'envole vers le coucher du soleil, une âme s'échappe vers l'éternité.

Nous sommes bouleversés !

Une partie de notre âme est broyée !

On nous dit parfois "il ne faut pas pleurer" Il faut garder l'Espérance.

Mais nous pouvons sangloter comme le Christ apprenant la mort de son ami Lazare. Le Christ a connu

les scouts, le moment de la prière et du chant à Notre-Dame des Eclaireurs...

" Le soir étend sur la Terre son grand manteau de velours, et le camp calme et solitaire se recueille en ton amour. "

Et le cantique continue :

" Comme les tentes légères que l'on roule pour partir, envole-toi âme passagère toujours prête à mourir. "

Ce chant à Notre Dame, Serge l'aimait beaucoup, car il était scout, comme son père !

Il était parti avec Danièle, son épouse, à Banyuls, en bordure de mer,

à être détruite, il y a une autre maison qui est comme l'œuvre de Dieu, une demeure éternelle qui n'est pas faite de main d'homme et qui est dans les cieux. "

Serge savait veiller la nuit, il semblait monter la garde. En passant rue Lafayette en pleine nuit, je voyais sa lampe allumée. Il faut toujours garder sa lampe allumée ! dit le Christ.

Il travaillait, il écrivait ! Il tapait sur l'ordinateur ! Il était sur la dentelle du rempart ! Il ciselaient des phrases ! Il bâtissait son journal !

Il bâtissait comme un bâtisseur de cathédrale. Il rabotait les articles



tous nos chagrins, toutes nos épreuves, toutes nos misères.

Au début de sa Règle, saint Benoît nous dit avec beaucoup d'amour et de tendresse : *" Incline l'oreille de ton cœur. "* et il ajoute : *" Gardez-vous d'endurcir votre cœur "* pour terminer ainsi : *" Venez mes enfants, écoutez-moi. "*

Sommes-nous prêts à écouter le Christ, Bon Samaritain et Bon Pasteur ? Le Christ de Miséricorde !

Serge a été rappelé à Dieu samedi 6 octobre le soir, le jour consacré à la Vierge de Fatima. Il était entouré des siens !

C'était le moment de la veillée chez

pour un repos bien mérité ! Il était épuisé et il a failli mourir en regardant la mer. Hospitalisé, il a reçu les onctions suprêmes, les dernières ! Le viatique de l'Eglise Notre Mère...

Mais tandis que le feu intérieur va s'éteindre, les braises rougeoient et le chant scout se termine ainsi :

" Fais-nous quitter l'existence joyeux et pleins d'abandon comme un scout après les vacances s'en retourne à la maison. "

Et Serge est revenu de ses vacances tragiques...

Je me suis souvenu alors de cette parole de saint Paul qui est pleine d'espérance : *" Si notre tente vient*

pour toucher les cœurs et les âmes ! Il avait un style lapidaire, limpide et clair, c'était un poète.

Perché très haut, de son observatoire, il avait conscience d'être comme une sentinelle de la chrétienté. Il avait gardé cette devise *" Sicut aquila in caelo "*, *" comme l'aigle dans le ciel ! "*

Plusieurs fois je l'ai surpris... Il m'accueillait avec joie et nous parlions du village d'enfants de Riaumont ou de la France. Il m'a répété presque mot pour mot les avertissements du prophète Isaïe (LVI-10) : *" Ses guetteurs sont tous des aveugles. Ils ne savent rien, ce*



à l'église Sainte-Odile de Paris

pour Serge de Beketch, son ami

sont des chiens muets incapables d'aboyer. »

Ou cette injonction de saint Boniface : *« Ne soyons pas des chiens muets, des guetteurs silencieux, des mercenaires fuyant devant le loup. »*

En effet, tout chrétien a deux patries :

● La Patrie éternelle peuplée des Saints et des Martyrs, avec toute la Cour Céleste. Les scouts l'appellent *« la maison du Père »*. C'est la Patrie par excellence. Et Serge ne manquait pas de l'évoquer. Il levait les yeux vers *« l'invisibilium »*.

● Et puis il y a la France. Le Royaume de Marie. La Fille aînée de l'Eglise. Ce jardin dont parle si bien notre Péguy. *« La Patrie est avec l'amour de l'Eglise le sentiment le plus sacré de son cœur. »*

C'est pourquoi Serge souffrait, comme nous souffrons tous de la situation actuelle. Son cœur saignait devant la crise de l'Eglise et la crise d'ordre politique et social, la crise de la Cité.

Serge avait une grande admiration pour le Mont Saint Michel. Il n'y a pas si longtemps, il a vu le Mont Saint Michel depuis les hauts de Saint-Jean Le Thomas. Il fut frappé par cette vision ! En effet, le Mont Saint Michel semble monter la garde pour protéger la France. Il dit alors : *« Posée sur le marbre liquide de sa baie, la Merveille de l'Occident détache sa silhouette sur le bleu innocent d'un matin d'hiver sans nuage. »*

Quelques heures après cette vision, il voit un film et des photos aériennes de la Terre. Il est frappé par la beauté des paysages, mais aussi par la souffrance des hommes. Il y voit un signe !

Et Serge médite et il écrit :

« A force de regretter le passé, de détester le présent et de redouter le futur, nous nous sommes nous autres Français de vieille souche et d'antique tradition, nous nous sommes englués de délectation morose et inversée. Et cela nous pousse à voir dans tout ce qui paraît bon un mensonge, dans tout ce qui est mauvais la confirmation presque gratifiante de nos craintes et de nos objurgations, et finalement à détester tout ce qui fait notre quotidien. »

Il dit : *« Bien sûr, la société qui nous entoure est hideuse. C'est*

vrai que ses comportements sont stupides, ses emballements répugnants, ses mœurs abominables, ses diktats et ses interdits insupportables. »

Et Serge évoque la politique, les médias et les institutions, qu'il pourfend de sa verve et de son verbe. Puis il poursuit : *« La meilleure façon de traverser un champ boueux n'est évidemment pas de ramper. C'est plutôt de se tenir debout et d'aller à grandes enjambées. »*

Et Serge de conclure :

« En prenant de la hauteur, en s'éloignant des remugles d'égout,

deur. Il n'a pas oublié l'importance des racines ! « Rien n'est profond comme le labour français », disait Charles Péguy.

Le pape Benoît XVI disait il n'y a pas si longtemps à Constantinople avec le patriarche Bartholomée I^{er} : *« Nous devons unir nos efforts pour préserver les racines, les traditions, et les valeurs chrétiennes pour assurer le respect de l'Histoire. »*

Serge disait avec beaucoup de force et d'ironie : *« Accepter tous les abandons,*

brader toutes les valeurs, renier tout l'héritage de nos ancêtres



© J.G. de M. de J.

des vacarmes de haut-parleurs et des corps enchevêtrés, on découvre la splendeur de la Création. On contemple l'œuvre de Dieu, du point de vue des anges et l'on comprend pourquoi saint Augustin disait que l'homme est son jardinier. »

Et Serge de faire le vœu que nous puissions être éclairés par une étincelle de beauté, par une pensée de reconnaissance à l'égard de Celui qui nous l'offre.

« Eloignons-nous, prenons de la hauteur »

Et Serge ajoute : *« De là haut, le monde est plus beau, et l'air plus pur. »*

Et si Serge a toujours voulu prendre de la hauteur, il n'a jamais oublié l'importance de la profon-

c'est bien. Mais ce n'est encore rien tant que l'on n'a pas brisé le dernier lien qui peut encore réunir les Français : leurs racines chrétiennes... »

Péguy a dit aussi : *« La Foi est un chêne enraciné au cœur de la France. »*

Mais il y a aussi les Pilate et les Judas. Et si l'on entend encore les coups de marteau qui résonnent du Golgotha et qui traversent l'Histoire, car la messe tridentine, c'est le sacrifice du Calvaire, il n'y a pas de jour sans que l'on n'entende la hache politique et médiatique s'abattre sur les racines chrétiennes de la France. Ces racines qui plongent dans l'eau du baptis-

(Suite en page 14)



En l'église Sainte-Odile de Paris

Oraison funèbre du R.P. Argouarc'h pour Serge de Beketch, son ami

(Suite de la page 13)

tère de Reims. Sur Radio Courtoisie et partout où on lui avait donné la parole, Serge a démasqué les barbares et les bourreaux, l'Islam conquérant et la révolution.

Il n'avait pas peur. Il a pris des risques, des risques physiques !

Il a défendu les petits, les sans-grades, les enfants, les innocents, avec Danièle son épouse, toujours sur la brèche. Il a fait front pour que *Le Libre Journal* vive et survive !

De son nid d'aigle, il voyait arriver les colonnes infernales. Ce n'est plus le cri de Barrère : « *Détruisez la Vendée !* » mais « *détruisez la France chrétienne !* »

Alors il donnait de la voix. Il n'avait pas la langue de bois, mais une langue de feu. Il disait : « *Un arbre vit par les racines et le feuillage. Les racines, c'est ma mère alsacienne, bretonne et bourguignonne. Le feuillage, c'est mon père russe, sergent légionnaire parachutiste (2^e BEP) tombé à Dien Bien Phu, le 19 avril 1954. Mort pour la France ! Mort au champ d'honneur. Français par le sang versé.* »

Y a-t-il pas de plus belle graine que celle tombée dans la boue de Dien Bien Phu ? Plus qu'une défaite, ce fut la victoire de la Fidélité sur la Trahison. Merci, Youri de Beketch de nous avoir donné un tel fils, un fils de la Sainte Russie, un fils de France !

Serge était d'un bloc solide comme un cosaque. Il était petit-fils de l'aide de camp du général Dénikine, chef des armées blanches.

A douze ans, Serge sait ce qu'est le communisme et le Goulag. Et il combattra sans relâche. D'abord chez les solidaristes avec Stolypine, puis sur tous les fronts.

Baptisé chez les orthodoxes, catholique par amour de l'Eglise Une, Sainte, Catholique, Apostolique et Romaine et qui traverse l'Histoire toujours belle. Car « *le Christ et l'Eglise, c'est tout un* », disait Jeanne d'Arc.

Serge fut profondément de Tradition. Et défenseur de la Foi et de la liturgie tridentine.

Serge était très sensible, il avait un cœur d'or. On le sent quand il

évoque ses amis...ses amis qui partent les uns après les autres.

Il évoquait souvent la Famille. Notre famille « d'Amitié Française ». Ce petit troupeau qui lutte « *pour que France et Chrétienté continuent* », comme disait Péguy.

Il voit ceux qui restent ses amis comme de vieux fantassins essouffés traversant un champ de ruines. « *Quel sera le prochain ?* » disait-il...

Quel combat, quel combat de titans !

Combat pour la vie ! Pour la vie des petits enfants qui sont « *intra muros* ». « *Laissez-les vivre ! Laissez-les, ce sont des innocents ! Et vous êtes des criminels, vous les avorteurs !* »

Combat pour le Christ Roi qui illumine la nuit pascale.

« *Mors et vita duello
Confluxere mirando
Dux vitae mortuus
Regnat vivus.* »

« *La mort et la vie se sont affrontés
Dans un duel surhumain
Le Roi de la vie mourut
Vivant, il règne.* »

Avec le Christ nous passons, nous traversons les épreuves et les douleurs les plus profondes pour la Rédemption du monde... Nous croyons à la Résurrection, nous croyons au signe de Jonas.

Serge a vécu les mystères douloureux avec son chapelet qu'il tenait dans sa main, en ce mois d'octobre consacré au Rosaire.

Il fut attaché sur son lit d'agonie, ce fut terrible car c'était un homme debout !

L'agonie fut longue mais il gardait toute sa lucidité.

Je me souviens lui avoir dit : « *Serge, vous avancez au pas de la Légion, c'est le pas lent qui va vers la victoire.* »

Il fermait les yeux pour méditer alors que je venais de dire la prière du bienheureux Père de Foucauld. Son visage parfois semblait configuré aux soldats prisonniers dans les camps du vietminh.

Le père Guy-Marie lui a donné la bénédiction pontificale au nom de sa Sainteté, le pape Benoît XVI, l'indulgence plénière.

Mais une parole ou un message et son visage rayonnait car son âme

était inondée de grâces et de joie.

Serge était très généreux.

Un Berbère me disait dernièrement : « *Il était si gentil ! Si gentil !* »

Il est parti au milieu des siens, en famille, avec Danièle son épouse, Emeric et Cyril. Son visage, si marqué, est alors devenu magnifique, d'une beauté et d'une jeunesse extraordinaire !

C'était un chef !

« *Nous sommes la jeunesse de Dieu* » disait le chevalier de Charrette, « *nous sommes la jeunesse de la fidélité. Notre Patrie c'est notre Foi, notre terre, notre Roi.* »

Nous le confions à la Vierge Marie.

A Notre Dame !

A Notre Dame de France !

A Notre Dame de la Sainte Espérance !

Que la Vierge étende son bleu manteau sur ceux qui regardent vers le ciel.

Car c'est de là-haut que viendra la Résurrection.

Notre Résurrection et la Résurrection de la France !

Notre affection va à Danièle, à Emeric et à Cyril !

Et n'oublions jamais, nous sommes les enfants des saints et des martyrs.

« *Nous ne pouvons pas pécher contre l'Espérance, cela serait mortel* » dit Bernanos.

Car le Christ a dit : « *Je suis la Lumière et la Résurrection.* »

Nous sommes au cœur du dogme de la communion des saints.

Il y a l'Eglise militante dont nous faisons partie, l'Eglise qui se purifie pour se préparer à la vision béatifique et l'Eglise du Ciel. C'est le corps mystique du Christ.

Nous sommes toujours sur la route. Il faut continuer sans nous décourager...

Nous avons la certitude d'arriver au port du Salut, dans « *ce camp du repos et de la joie, où Dieu a dressé sa tente et la nôtre, pour toute l'Eternité.* »

Au nom du Père et du Fils et du Saint Esprit, ainsi soit-il.

Père Jean-Paul Argouarc'h

Sainte Croix de Riaumont

Village d'enfants de Riaumont

BP 28 - 62801 Liévin Cedex



Le journal des dames

par Marie-Claude Monchaux

J'étais couchée depuis des mois dans cet hôpital avec des fiches de métal dans les os de la jambe, des tuyaux partout où l'on avait pu m'en mettre et une bonne septicémie par-dessus le marché. Scotchée à une sorte de réverbère qui me reliait aux perfusions... Ce n'était pas le comble de la détente physique ni morale. Et le téléphone sonna, et j'entendis la bonne voix de Serge de Beketch, gouailleuse et amicale, qui me disait avec ce ton de chaleur inimitable !

– Alors, on s'prélasse ?

Et j'étais secouée de ce fou-rire irrésistible que connaissent bien les petites filles à l'école. Comme il était gentil, Serge ! Quel ami sûr il était ! Je lui ai confié bien des peines et il avait toujours le mot qui apaisait et rassurait. Nous avons aussi beaucoup ri ensemble – de futilités en apparence, mais qui rassuraient notre amitié.

C'était un homme droit, juste et bon. Ceux qu'il fustigeait à la radio ou dans le *L.J.* hausseront les épaules, mais je le répète : il était bon. Pis : c'était un cœur d'or. Tous ceux qu'il a accueillis et consolés le savent bien. Il était révolté par l'injustice et ne se lassait pas de le répéter dans ses émissions ou ses articles.

Il avait la culture. Il avait l'intelligence acérée sans laquelle la culture n'est rien qu'un psittacisme. Il avait des colères saines et des rires d'enfant. Nous avons parfois, trop peu souvent, rompu le pain ensemble. Je l'avais connu à *Minute* où il m'avait fait entrer pour quelques articles mémo-

Il était bon

rables, qui tournaient tous autour de l'enfance, des livres d'enfants surtout, ce refuge empoisonné de la bassesse, de la pornographie – de toutes les tares.

C'était un combat perdu d'avance, mais nous aurions eu honte de ne pas le mener. Nous y



avons lutté ensemble et j'ai encore dans l'oreille la gouaille avec laquelle il lisait tout haut les passages les plus scabreux de cette littérature de bas étage qui se glisse dans les meilleures maisons d'édition.

– Ecoute ça, nous disions-nous, et nous nous étonnions encore avec sincérité que des éditeurs aient le triste apanage de publier pour des enfants de huit ou dix ans des épisodes si révoltants que ceux que nous découvririons.

Il m'a soutenue dans le combat que j'ai mené contre l'avortement. Oh je n'y étais pas seule, n'est-ce pas, Docteur Dor ? Je n'y étais pas seule, mais Serge m'offrait là encore une tribune où j'ai pu écrire tout ce qui m'étouffait. Certains lecteurs ont encore en mémoire "La Complainte du Docteur Dor" que

Serge m'a fait la grâce de publier deux fois dans *L.L.J.*

Serge était révolté par cette boucherie quotidienne des avortoirs. Les chiffres des avortements sont terribles. Et bien sûr, c'est gratuit. Il ne faut pas se lasser de le répéter. Les colonnes du *L.J.* m'ont toujours été offertes dans cette lutte. Ah la page 15 ! Merci, Serge, de m'avoir toujours donné la page 15.

Merci, Serge, pour votre chaleur, votre amitié sincère, parfois bourrue, toujours brûlante, toujours prête à soutenir les plus petits d'entre nous, ceux qui seraient peut-être devenus, si on les avait laissés vivre, des être de lumière – ou tout simplement des gens honnêtes. Merci pour tous les combats que vous avez menés en première ligne. Merci d'avoir été cet apôtre qui m'avez réconciliée avec le

catholicisme. Merci d'avoir été vous-même un être de lumière pour tous ceux qui avaient perdu la clarté. Merci, Serge, d'avoir été cet homme qui combattiez les assassins de Mozart. Merci, Serge...



Lettre de loin

Mort d'un gentilhomme

Je m'étais juré de ne pas le pleurer. A l'autre bout du monde, on n'a pas beaucoup de consolations. Et malheureusement je n'ai pas pu me retenir. Il était le meilleur homme du monde, mon secours et ma consolation. Mon roc, comme dit le roi David, le roi frondeur. Du fond du Chaco ou des *yungas* de la Bolivie, je l'appelais ou je lui écrivais des textes. Sans lui je n'aurais sans doute jamais pu écrire.

Il était le contraire de ce que l'on croyait qu'il était : non pas la férocité de la droite éternelle, dure et volontaire, mais la générosité, le courage et l'intelligence incarnés. On le croyait, vu de l'extérieur, fanatique, bigot et intolérant, alors qu'il était tout le contraire. Il était *right wing*, comme disent les Américains, avec ce fonds libertaire et ouvert qui est la marque des immenses écrivains.

En marge de ses colères, en marge de la France détruite et anéantie par des décennies d'obscurantisme et de couardise politique, il m'avait fait tout découvrir et partager : les milieux de droite, bien sûr, mais aussi le monde. L'ésotérisme, mais aussi le libéralisme, le libertarisme, les mondes parallèles de la science-fiction et du grand Kipling ou du génial Nabokov, la droite intérieure, le catholicisme magique, la tolérance.

Une fois que l'on avait découvert la frontière absolue, on s'en allait avec lui sur ces chemins incroyables, dans son journal ou dans son émission admirables, car Serge était un émissionnaire. Grâce à lui, j'ai pu rencontrer des politiques, des clowns, des ufologues, des guérisseurs, l'émouvante Simone Gallimard, Isabelle reine de France, des cinéastes, Brach, Annaud, des écrivains, des auteurs, des aventuriers de l'idée, bref, tout ce qui fait que nous ne sommes pas des animaux... Pourtant, il aimait mes animaux et Horbiger, mon double de voyage en Patagonie ou en Amazonie, dans les sierras ou les glaciers.

Grâce à lui, au *Libre Journal*, j'ai pu écrire les synopsis de tous mes livres, dont le dernier, que je dois aussi à Jean Raspail : « *Écrivez, Bonnal, mais arrêtez de déjanter...* » Je lui dois tout mon carnet d'adresses, des journalistes de gauche et des marginaux de la droite éternelle.

Il était un rassembleur. Un de mes amis, Frédéric, as de la Bourse, me disait qu'il guérissait (en dépit de son état de santé) les écrouelles. Il était comme un roi mérovingien, avec son corps maudit et fainéant, son esprit prodigieux (un QI de 160) et son âme tranquille.

Serge avait été condamné quarante fois. C'est dire qu'il était un combattant, et que le "politiquement correct" est devenu totalement fou depuis trente ans, depuis que la société et l'Occident ont été idéologiquement et même démo-

graphiquement remplacés. Il était un homme de bon sens ; mais depuis que – contrairement à ce que notait Descartes – le bon sens n'était plus de ce monde, il s'était mis en marge. Pas en sommeil.

Ses deux grands maîtres (malgré ce que peuvent penser les imbéciles, ou les purs ignorants) avaient été des Juifs. Le grand Bergier, l'homme du fabuleux "Matin des Magiciens", et bien sûr Goscinny, l'homme qui avait montré la bêtise humaine dans "Lucky Luke" et décrit la transformation de la Gaule en avatar de l'empire romain dans "Astérix" (ce qui s'est exactement passé depuis entre autres le passage à l'euro).

Je me souviens aussi de cet énorme et respectueux article de Jérôme Lindon, dans *Libération*, qui le décrivait comme un électron libre, scénariste de BD, un fou de la plume et du sens. Il était respecté et non pas craint, dans le camp adverse. Il aimait les Juifs de droite, en disant qu'ils ne devaient pas être de gauche, puisqu'ils étaient le sel de la terre. Et c'est tout. J'ai revu avant de repartir en Amérique latine tous mes copains d'enfance, Juifs tunisiens, et ils ne sont pas de gauche, c'est le moins qu'on puisse dire. Donc il a gagné.

Il a connu tout le monde, Brigitte Bardot, Alain Delon, Chirac (à qui il a réservé ses chroniques les plus acerbes, ou les moins croates), Jean-Claude Bourret, Bouygues, Isabelle de France... Mais comme tous les rois il aimait aussi les humbles, les originaux, les ferrovipathes même. Et je pouvais l'appeler des Indes ou d'Ushuaia, sans qu'il s'en formalisât.

Il serait bon de se rendre compte à quel point la liberté de la presse est importante : la presse est ce qui oppresse, justement, le journal est ce qui libère, ce qui permet de se mettre à jour. Il serait bon que *Le Libre Journal* continuât, comme un espace de sincérité, avant que la société de consommation et les débilité des blogs achèvent de démolir l'esprit des hommes et notamment des Français.

Demain, je visiterai seul, au nord de l'Argentine, le grand parc de Chaco, avec ses *capivaras* et ses *jacaratis*. J'écrirai sans me préoccuper du reste : comme me l'a dit sa femme Danièle, il est omniprésent. Il n'est donc pas mort. Et comme il me l'a dit au téléphone, de sa terrible voix malade, cette voix d'outre-tombe, qui me poursuit depuis Mar del Plata, cité où Borges écrit "La Bibliothèque de Babel" :

— Découvre la Création. Il faut adorer la Création.

Eh bien, faute de merle chanteur, je me consacrerai à l'ornithologie. Tout en continuant à célébrer la mémoire de ce grand oligarque de l'esprit humain.

Nicolas Bonnal

L'imprécateur mystique I

Fidèle auditeur des émissions de Serge de Beketch sur Radio Courtoisie, depuis les origines, en 1987, je n'ai fait réellement sa connaissance qu'au début de l'année 1996. En effet, entre l'âge de seize et vingt ans, j'avais admiré sa belle voix, ses saintes colères et l'intelligence de ses propos. Puis, quelques années s'écoulèrent et je trouvais que la qualité, de ses émissions, baissait. Je n'aimais pas le côté « entre-nous » et sa revendication satisfaite d'appartenir à « la famille », comme il qualifiait instinctivement l'extrême droite. Le ronron convenu du ghetto me déplaisait. Un conformisme chassait l'autre. J'observais un paradoxe surprenant : Beketch devenait le pilier d'un milieu politico-religieux auquel il ne ressemblait pas. Mon exaspération croissait. J'en venais alors à ne plus l'écouter sur les ondes. Animant une émission mensuelle le samedi, je me concentrais sur celle-ci. Jusqu'au jour où, écoutant de nouveau la sienne, je fus conquis comme au premier jour. Son entretien avec Jean-Marie Le Pen était remarquable. Les questions fusaient avec une subtilité et une humanité qui rendaient l'échange supérieur.

Serge de Beketch n'avait rien abandonné de son inspiration, de son audace et de sa liberté d'esprit. Je lui écrivais aussitôt, en lui racontant mon cheminement vers lui. Quelques jours plus tard, je lui téléphonais au *Libre Journal* pour connaître son sentiment. Sa voix était virile et fluide ! Il me fit part de la bonne réception de ma lettre qui l'avait amusé. Puis, nous échangeâmes quelques propos peu louangeurs à l'égard du système et des médias.

Une semaine plus tard, nous déjeunerions ensemble. Il venait de commencer sa chimiothérapie ! Nous parlâmes du catholicisme et de l'islam, de la monarchie traditionnelle et du nationalisme de Maurras, mais aussi d'Evola et du fascisme, du Front National et de Le Pen. Nous constatâmes nos désaccords sur quelques points. Tant mieux ! Ce serait l'occasion de se revoir ! Il me fit également la proposition de collaborer à son *Libre Journal*. Ce que je fis par intermittence, mais sans jamais discontinuer.

Durant plus de dix ans, nous nous sommes vus régulièrement. J'ai appris à connaître celui que j'appelais désormais Serge, voir Sergio. Ce barde courageux et généreux ! Ce fou de Dickens et de Tolkien ! Cet imprécateur mystique possédant l'œil du cœur ! Un jour – lorsque la place le permettra – il faudra évoquer le Beketch tellurique tendu vers le Ciel, conjuguant à merveille le naturel et le surnaturel. Pour l'heure, ne doutons pas que dans sa demeure céleste, il nous regarde tout en poursuivant son dialogue avec les anges. A Dieu Serge !

Arnaud Guyot-Jeannin



Le dictionnaire de la

COLÈRE



de Serge de Beketch



VILAINS HARDIS

**Les meilleurs coups de gueule du "Libre Journal",
400 pages, 25 euros franco, chèques et mandats
impérativement libellés à l'ordre de :
Danièle de Beketch - 4, place Franz-Liszt, 75010 Paris**



La première fois

Serge, c'était l'amitié. Je l'ai rencontré pour la première fois en 1980, frais émoulu du Centre de formation des journalistes et encore à l'Institut d'études politiques de Paris. A *Minute*, où je suis entré quatre ans plus tard, cela détonait, la totalité des journalistes qui y travaillaient s'étant formés sur le tas. Mais mes attaches nationalistes, sans doute plus affirmées que celles de nombre, renversèrent les a priori. Dès la première fois, Serge me témoigna de son amitié. Arrivé pour parler journalisme, la conversation dériva très vite sur les lutins, les trolls et le petit peuple de la forêt. Ce que les Anglais appellent "féerie". C'était bien avant "Le Seigneur des anneaux" mais, avec moi, Serge avait trouvé un interlocuteur solide, m'étant longtemps intéressé à toutes sortes de choses inutiles. Tout y passa, Tolkien, les soucoupes volantes, Charles Fort, les fantômes et la parapsychologie, *Planète*, "Le Matin des magiciens". Il embraya alors sur Jacques Bergier, son ami. Une amitié unique qui devait sidérer Louis Pauwels (qui rafla toute la notoriété) puisque, le jour de l'enterrement de pauvre qu'eut Bergier, c'était Serge qui tenait le bras de sa veuve, une étonnante femme (qui, par ailleurs, militait à l'extrême gauche). A la fin, deux ou trois heures plus tard, je quittai son bureau de l'avenue Marceau. Sur le trottoir, je me rendis compte que nous n'avions parlé ni travail, ni politique alors que l'époque était bouillonnante. Un comble. Mais Serge était comme ça, attentif à tout et surtout à tout ce qui n'intéresse pas les gens sérieux et les tristes sires. Cultivé comme pas un dans des domaines à mille lieues de ceux qui lui permettaient de gagner son salaire. Depuis lors, Serge m'est toujours apparu comme un personnage d'épopée, une espèce de Gimlin intrépide, l'épée toujours en avant. Aujourd'hui, il a rejoint les verts pâturages de la Comté, où nous, ses amis, le retrouverons tous un jour.

Emmanuel Ratier

Paroles d'amis

Eloge de la prudence

Évoquer la prudence à propos de Serge de Beketch semblera provocateur et donc, bien digne de lui. On citera contre cette évocation les multiples condamnations à la XVII^e Chambre, celle où l'on assomme la presse à coups d'amendes. D'autres rappelleront les invectives ciselées que Serge a pu lancer au micro, comme sous sa plume. Ceux-là confondent la prudence avec la lâcheté, l'esquive avec la fuite et l'obéissance à Dieu avec la soumission aux hommes. Ils ne savent pas que saint Thomas d'Aquin promet la prudence à ceux qui pratiquent la miséricorde selon la béatitude promise par l'Évangile. L'énergie de Serge était l'écho de cette parole de Jésus : « *J'ai pitié de cette foule.* » Depuis plusieurs jours, le Christ était suivi par un grand nombre qui n'avait plus ni boire, ni manger. Un enfant donna tout ce qu'il avait : 5 pains et 2 poissons. Ce don puéril, mais total, permit à Jésus de multiplier la nourriture : « *...Après avoir fait asseoir tout le monde. Or, l'herbe était haute.* » Ce détail est bien celui qu'observe le témoin oculaire d'un fait historique ! Serge fut ainsi sans cesse bouleversé de pitié pour les petits et les obscurs, d'où sortaient ces colères indispensables à la protection des victimes. Il savait que ce monde mauvais est sinistre pour ceux qui sont doux et qui cherchent la vérité. C'est ainsi lui qui découvrit Soljénitsine. Son combat pour la vérité fut donc celui qui veut éclairer et consoler, sans pitié pour les nuisibles, leurs complices

et leurs affidés. Il était alors implacable. En toute discrétion, il savait aussi payer de sa personne et de ses deniers des secours individuels, préférant parfois être abusé plutôt que passer à côté d'une détresse. Pie XII l'avait devancé le 6 décembre 1953, dans un discours trop oublié : « *Le devoir de réprimer les déviations morales et religieuses ne peut pas être une norme ultime d'action.* »

Ruiné, Serge avait trouvé dans le "Notre Père" la leçon qui promet le pardon à celui qui pardonne, avec le pain tombé du Ciel. Dépouillé par un jugement inique, chassé de sa maison, il dut apprendre à prix coûtant la valeur immédiate du pardon. De là venait cette autorité intérieure, ce charme unique, qui fit de lui un "juge de paix", capable d'éteindre bien des querelles, d'ignorer des différends et d'avoir les mots qui réconcilient. L'action politique n'est pas réduite au combat public, elle s'étend jusqu'à l'entourage par l'amitié, cette affection mutuelle où Aristote voyait déjà le succès de toute vie sociale. C'est pourquoi Serge entrait de plain-pied dans les œuvres spirituelles les plus ardues, s'y plongeant comme une carmélite. Dieu lui fit donc miséricorde à Son tour, par cette mort aussi paisible que publique, aussi priante que rassurante.

Le destin d'un chef s'est alors accompli, car il n'est de prudence que devant Dieu : elle revêt alors une forme particulière du don de conseil, inspiré par le Saint Esprit.

Eric Arzel

Hommage

Dans les années 60, lycéen je lisais le journal *Pilote*. Goscinny, Fred, Gébé, Brétécher : ces noms représentaient un univers inaccessible pour moi. Parmi eux, un personnage, qu'on voyait de temps en temps dans quelques vignettes et portraits de groupe, et dont le nom apparaissait à presque chaque numéro : c'était Serge. Premier lien avec lui.

Un peu plus tard, dans le milieu des années 70, militant dans les milieux solidaristes, j'apprenais que lui aussi (il se définissait comme "Royal Fasciste") en était. Deuxième lien.

Encore une petite dizaine d'années et c'était la naissance de Radio Courtoisie. Troisième lien. Je n'ai presque jamais raté une émission de Serge. Maintes fois, l'hiver, l'automne, j'ai marché en forêt en l'écoutant à l'heure où il n'y a plus personne. Quel que soit le sujet traité je l'écoutais avec satisfaction, sans jamais m'ennuyer, même quand les sujets abordés n'étaient pas a priori les miens. J'attendais toujours l'émission du mercredi soir comme une friandise, un peu défendue mais très bonne, venant d'un très bon pâtissier. Que ce soit dans la colère et l'indignation partagée, dans l'humour – parfois noir – (ses imitations du rap, un sujet qui me mettait dans

les mêmes états de rage que lui, m'ont conduit aux frontières de l'apoplexie, mais par le rire). Ou bien dans l'interrogation bienveillante et pleine de curiosité humaine pour un auteur, ou un invité qui développait une théorie, ou une proposition hors normes, Serge avait la voix la plus radiophonique qui soit, une aisance et une fluidité verbale époustouflante. Je crois bien que cela s'appelle le talent. Je sais que beaucoup témoigneront dans le même sens : cette voix m'a accompagné pendant presque vingt ans, de 1987 ou 88 à 2007. Ce n'est pas rien. C'est même beaucoup.

Quant à sa plume, tout aussi aisée et jamais trempée dans un encier tiède, d'autres en parleront mieux que moi.

En juillet dernier, j'ai eu envie de le voir et j'ai déjeuné avec lui. Je lui ai dit mon contentement, et aussi mon admiration, d'avoir en face de moi un croyant (je ne le suis pas, hélas) comme je les aime, et comme ils doivent être : intégrant dans leur foi rude et sans tiédeur le Maître du monde mais aussi le Diable, l'Enfer et le purgatoire. Il a eu un petit sourire et m'a juste dit : « *Oui, c'est vrai, c'est comme ça, je n'ai pas d'explication, ça m'a été donné comme un cadeau.* »

Je ne suis pas prêt de l'oublier.

Emmanuel Lévy





Il était un p'tit tome... un

Un jour que nous étions à déjeuner à La Tour de Monthléry à Paris, dans les anciennes Halles (nos déjeuners commençaient à 13 heures pour se terminer vers 17 heures...), Serge de Beketch me dit :

— Tu connais cette citation de Simon de Montfort ?

Et il me la lut : « *Nous ne sommes plus que quelques-uns dans ce château et de ce combat tout dépend. Je veux vaincre avec les miens ou succomber avec eux. En avant, donc ! Et s'il le faut, mourons !* »

Je lui dis :

— C'est une très belle citation. Tu prends un éclair au chocolat géant ou un mille-feuilles du même calibre comme dessert ?

— Si je te cite ce morceau de bravoure, c'est que j'ai l'idée d'un roman que l'on pourrait écrire ensemble. Ce serait l'histoire d'un ancien d'Algérie et d'une poignée de harkis qui, dans une campagne du Sud-Ouest, résisteraient aux assauts des méchants. Bref, dans un monde qui part en bisbille (il avait employé un mot plus viril...), des hommes qui ont des fusils et qui tirent. Ce sont des choses qui font réfléchir... Je m'occuperais de la partie directement politique et toi tu

ramènerais ta science sur le côté militaro-stratégique et les harkis.

— Une sorte de Jéricho, en somme, sauf que les murailles – Josué 6, 20 – ne s'écrouleraient pas...

— Quelque chose comme ça, oui. Nous tournâmes encore autour du sujet, du *pitch* comme on dirait aujourd'hui. Et nous finîmes par décider du titre, "La Nuit de Jéricho", et du sous-titre du tome 1 – car nous en prévoyions deux –, "La révolte du lieutenant Poignard". Le livre parut en 1992 aux Editions des Vilains hardis (un nom inspiré d'une autre citation, du connétable Du Guesclin, celle-là). Sans autre pub que celle de "la famille", comme disait Serge, il s'en vendit plus de 3 000 exemplaires.

Je garde de ce numéro à quatre

fois – Serge, sorte de Mozart de l'ordinateur, moi, scribe accroupi n'écrivant qu'à la main – le souvenir d'une très belle aventure. On s'envoyait nos textes, on se les corrigeait, on se les renvoyait, on les amendait, on rebondissait sur des faits d'actualité qui, au fil des semaines, donnèrent à ce travail en commun sa patte, sa colonne vertébrale, sa chair.

Et puis nous commençâmes à penser au tome 2. Un peu à la paresseuse. Si bien que lorsqu'il fut terminé, il nous parut fade tant il était dépassé – déjà – par les événements. Non seulement parce que Mitterrand, un des protagonistes du roman, avait passé (une

ce tome deux, c'est pour aujourd'hui ou pour demain ? » Serge répondait avec une mauvaise foi inoxydable : « Voyez Sanders. » Et je répondais, avec une mauvaise foi tout aussi inébranlable : « Voyez Beketch. »

J'ai dit que, quelques jours avant que Serge nous quitte, j'avais passé deux heures avec lui. Parmi les choses qu'il m'a dites, il y a celle-là : « Si je m'en sors, nous le ferons ce tome deux. » La Providence en a décidé autrement, hélas.

Si je raconte tout cela, c'est que ce tome deux, cette Arlésienne, associe au petit clan de trois mousquetaires que nous formions, A.D.G. qui avait publié, chez un grand éditeur, lui, l'un de ses chefs-d'œuvre, "Le Grand Sud". Qui devait être une trilogie. Et qui, comme "La Nuit de Jéricho", en resta au tome un. De sorte que, lorsque Serge et moi le titillions sur le sujet : « Il arrive ce tome deux ? », il nous renvoyait dans nos buts : « Je vous demande où en est le tome deux de "La Nuit de Jéricho", moi ? » Ce qui était une manière de nous le demander...

Je veux croire – et j'en suis sûr – qu'ils sont tous les deux ensemble, aujourd'hui, auprès du Bon Dieu. Et qu'ils pensent à nous comme je pense à eux. Leur absence me hante. Et pourtant, mon Dieu, comme ils sont présents...

Alain Sanders

Article extrait

du n° 6442 de *Présent*,

du samedi 13 octobre 2007



ADG + SDB à Nice

fois de plus) l'arme à gauche, mais parce que la situation dans les cités ethniques-ta-mère était, et de beaucoup, largement plus tragique que ce que nous n'avions osé imaginer dans le cadre d'un roman. Il fallait tout refaire. C'est à ce moment-là que Serge eut ses premiers graves ennuis de santé. Et ce second tome ne fut jamais écrit, laissant le tome un comme orphelin. Ce qui fait qu'il est devenu une sorte de *collector*.

Cette absence de tome deux, qui devait s'appeler "Ils sont partis ce matin, mon lieutenant", fit que ni Serge ni moi ne pûmes nous déplacer pour participer à telle ou telle réunion – et encore aujourd'hui – sans qu'une dizaine de personnes ne viennent nous dire : « Et

ensemble, aujourd'hui, auprès du Bon Dieu. Et qu'ils pensent à nous comme je pense à eux. Leur absence me hante. Et pourtant, mon Dieu, comme ils sont présents...

Commandez "La Nuit de Jéricho"

à A. Sanders – Présent

5, rue d'Amboise, 75002 Paris

20 € franco à l'ordre de

Danièle de Beketch



Chers frères

Par l'abbé Guy-Marie

Au soir de sa vie, emprisonné à Rome, sans illusion quant à l'issue prochaine, l'apôtre saint Paul écrivait : « Quant à moi, je suis déjà répandu en libation et le moment de mon départ est venu. J'ai combattu jusqu'au bout le bon combat, j'ai achevé ma course, j'ai gardé la foi » (2 Tm 4). Près d'une heure avant sa mort, je redisais ces paroles à Serge : « Vous avez combattu le bon combat et vous avez gardé la foi. » Le combat de Serge de Beketch, celui de toute sa carrière de journaliste, il l'a lui-même résumé dans les premiers mots ouvrant le premier numéro du *Libre Journal* du 21 avril 1993 : « Civilisation française et tradition catholique ». Cet éditorial trace la ligne que Serge suivra jusqu'au bout.

Serge nous a quittés la veille, ou pour parler en chrétien, aux premières vêpres ou aux vigiles du dimanche 7 octobre, fête de Notre-Dame du Rosaire et de son saint patron au ciel, saint Serge.

Nous lui disions les magnifiques recommandations des mourants dont voici quelques extraits : « Que le chœur des anges dans toute sa splendeur accoure vers vous... Que les apôtres assemblés pour le jugement, vous absolvent...

Maintenant, tu peux quitter ce monde, âme chrétienne... Délivrez-le, Seigneur, comme vous avez délivré Daniel de la fosse aux lions..., comme vous avez délivré saint Pierre et saint Paul de leur prison... Frère très cher, je te recommande à Dieu Tout-Puissant... Accueillez, Seigneur, votre serviteur au séjour du salut... Salve Regina, mater misericordiae... Venez, saints du ciel : portez-lui secours ; allez à sa rencontre, anges du Seigneur... Venez pour accueillir cette âme et la présenter devant la face du Très-Haut. » Serge est parti, confessé, communié, muni de l'onction sainte, en toute conscience, accompagné par la prière

Au soir de sa vie...

re antique de l'Eglise, entouré des siens. Qu'espérerions-nous de plus pour nous-mêmes ?

Serge fut mon paroissien, il y a plus de 25 ans, et Danièle l'une de mes catéchistes. Combien de camps d'adolescents et de retraites de profession de foi n'a-t-il pas accompagnés ? Je le vois encore s'élancer comme un sanglier dans un jeu de "boule-dog". Serge n'est pas réductible à ses combats politiques, littéraires et philosophiques. Cet homme



© J.G. de M. de J.

était en outre drôle et bon. Lors d'une retraite de communion solennelle, les repas étant pris, en principe, en silence, Serge était attablé au milieu des enfants. A sa droite, une petite fille de 10 ou 11 ans, si petite qu'elle en était translucide, totalement habitée par la grâce de la retraite. Ci et là, des garnements étaient moins contenus. Serge, qui était déjà assez fort, se tourna vers la petite et, pour rire, mais sans rire, avec une voix faussement courroucée et le visage théâtralement fermé, lui lança : « Et toi, tais-toi ! » Il effaça immédiatement la terreur produite par son rire et la manifestation de son affection ! Quelques mois plus

tard, les Beketch étaient en vacances au Maroc, ou dans je ne sais plus quel pays musulman. Je reçois une carte : « Nous passons de très agréables vacances. Ici l'islam est de tendance "Y'a pas l'feu à la Mecque" ! » L'une des plus lourdes croix que je lui ai imposées, fut le parrainage d'Abdallah, un Berbère analphabète, qu'il prépara au baptême. Serge, ce sont les fêtes paroissiales, au stand de tir ou au bar ; c'est le réchaud à gaz sous la boîte de cassoulet dans un compartiment en direction de San Damiano ou, pire, de Venise. Car il était un ennemi personnel du sandwich. Serge, ce sont des « coups de gueule » au fond de l'église après des annonceurs zélés du CCFD ou des propagandistes de l'abolition de la peine de mort dans les

années 80. Serge, c'est à côté d'un souci sincère d'orthodoxie catholique – si j'ose dire –, des croyances ajoutées, dont on ne savait quel crédit il leur accordait, telles que les elfes ou autres produits dérivés de l'ésotérisme. Mais quelqu'un veillait, c'était le R.P. Gesland, exorciste de Paris, dont il était devenu l'ami intime. Nous avons organisé un week-end d'aumônerie chez lui, dans l'Eure : 55

adolescents, 55 confessions ! Serge de Beketch représentait le type même du journaliste dans sa mission publique. Sa vaste culture et l'acuité de son jugement rendaient ce service, que beaucoup d'autres journalistes savent heureusement nous rendre, d'indiquer à nos contemporains le sens que prennent les événements, où vont les choses, pour aboyer et mordre quand elles prennent la mauvaise direction, pour encourager quand elles vont dans le bon sens. Il incarnait la fonction prophétique du vrai journaliste dans la société. On ne pourra pas lui reprocher d'avoir été un chien muet.



La décade du Marquis

A Dieu, chef !

Serge de Beketch (S.D.B. pour moi) est dans mon paysage depuis toujours. Pourtant, je l'ai découvert en 1963 mais c'est seulement en 1987 que nous avons fait vraiment connaissance. Il avait deux ans de moins que moi et pourtant je lui manifestais la respectueuse affection que l'on peut avoir avec un aîné. C'était naturel ! Homme intransigeant (mais pas sectaire), il me disait : « *Quitte à nuire à mes activités et à mes intérêts, jamais je ne reculerai sur mes convictions.* » Et il a tenu parole jusqu'à la fin. Curieusement, il avait pour moi, mes errements, mes erreurs, etc., une vraie tolérance. Jamais de conseil, une suggestion peut-être, un avis franchement mais discrètement donné. Une intuition sans faille. Je crois pouvoir avouer qu'il y avait entre nous de la complicité et quelques secrets maintenant tus à jamais.

Nous n'avons, malgré cette connivence, jamais été capables de nous tutoyer. Depuis environ un an, grande nouveauté, nous nous hasardions à un "Serge" suivi d'un "Jean-Paul". A l'échange suivant, nous retrouvions "Monsieur de Beketch" et "Dites donc, marquis"...

La naissance du *Libre Journal de la France courtoise* a créé le lien définitif. Serge avait souhaité, gentiment couronné par son épouse, fonder avec rien son propre journal à son départ de *Minute*. L'argument de S.D.B. pour choisir ses collaborateurs était le suivant : « *Je souhaite travailler avec des gens que j'ai plaisir à lire.* » Sollicité dans ces conditions, le roi n'était pas mon cousin... Serge ajoutait : « *Je ne paierai pas mes collaborateurs tant ce sera difficile.* » Il a tenu parole ! Le journal, malgré son succès, ne pouvait pas rétribuer les journalistes, qui écrivaient pour la joie de travailler avec Serge, cette satisfaction valant rétribution. S.D.B. suscitait, sans le vouloir, des dévouements indéfectibles dont il savait un gré infini à leurs auteurs.

Ma fierté est d'avoir été de ceux-là. Depuis le n° 1 du décadaire, j'ai signé dans tous les numéros jusqu'au dernier paru, ce 416. Tous les dix jours,

j'attendais fébrilement la parution... Se lire "imprimé" est une volupté pour le néophyte. Quelle mouche m'a piqué le jour où j'ai appelé Patrick Gofman, l'efficace secrétaire de rédaction, pour m'étonner de deux fautes de typographie qui « *enlevaient toute la subtilité de mon propos* » ? Comment ai-je pu sortir une telle sottise ? La réponse-couperet est tombée : « *Tu n'as qu'à venir corriger les épreuves avec Serge et moi !* » Au "bouclage" suivant, j'étais à l'imprimerie et m'exerçais à la fabrication très artisanale de "mon journal".



C'est ainsi qu'est née La Secte du *L.J.* de S.D.B. Les aléas de l'existence m'amènèrent à être en retard parfois ou absent quelquefois. Je ressentais alors une frustration légèrement atténuée par des appels téléphoniques dont un, entre autres, en pleine nuit depuis un bateau dans la mer de Chine... Une seule fois, Patrick et moi, pris par des obligations urgentes, avons laissé seul Serge un matin de "bouclage". Il eut la délicatesse de nous dire que sans nous « *ça n'avait pas été de la tarte...* ». Je n'en crus rien. S.D.B. maîtrisait et depuis longtemps la fabrication intégrale d'un

journal. Je ne pourrai pas oublier ces matinées où l'heure ne comptait pas. Gofman, perfectionniste, physiquement malade tant que le "bouclage" n'était pas achevé ; votre serviteur tâcheron malhabile, se battant avec une épreuve (mot juste...) d'imprimerie truffée de corrections à vérifier et Serge visiblement heureux d'être penché sur le "chemin-de-fer". C'est à ce moment seulement qu'il découvrait ma page. Jamais il n'a censuré, contesté, aménagé mes papiers ; parfois, il suggérait une correction qui, évidemment, rendait la lecture plus aisée. Vissé sur mes corrections, j'entendais soudain un rire contenu puis, l'instant d'après, une franche rigolade. Un coup d'œil furtif me permettait de voir le chef découvrant "ma" page. Son rire était ma Légion d'honneur.

Nous avons rarement "bouclé" à l'heure du déjeuner à 13 heures. Serge, goguenard, faisait savoir qu'il avait un "petit creux". Souvent, vers 15 heures, nous avions terminé. S.D.B. réfléchissait à un "resto". Gofman retrouvait la santé et ses couleurs et moi je pensais que nous venions de réaliser un formidable numéro du *L.J.* Trois hommes et un canard... Nous retrouvions la lumière naturelle sur les trottoirs de Belleville puis nous nous installions dans le premier "rade" qui nous acceptait à cette heure. Nous avons mangé grec, chinois, algérien, thaï, etc., arrosé, eh oui, de thé... Moment de décompression où tous les

trois faisons assaut de plaisanteries de garçons de bain. Ces déjeuners sommaires et tardifs terminés, Gofman rentrait se remettre de cet "accouchement journalistique" pendant que monsieur de Beketch et moi, immuablement et quel que soit le climat, nous descendions en direction de la place Franz-Liszt en devisant, nous confiant réciproquement nos joies, nos angoisses, nos espoirs... Je n'emprunterai plus ce chemin devenu impossible à parcourir sans S.D.B.

Jean-Paul Chayrigues de Olmetta



La ménagerie est fermée

Athée inflexible, depuis 45 ans je me tenais au fond des églises où j'étais obligé d'entrer, "avec les pauvres", pour ne pas "faire la gymnastique aux ordres d'un curé". Mais le 12 octobre 2007, Danièle de Beketch m'a fait l'honneur de me placer près d'elle, juste après ses deux fils et sa sœur, pour les obsèques de Serge, à Sainte-Odile. Et quelle gymnastique n'ai-je pas faite... D'entrée mon voisin Olmetta se liquéfie, et je dois bien le soutenir. Mauviette... Ah, dix minutes après c'est moi qui m'enroule autour d'un Kleenex. "Levez-vous"... "Assis"... Le R.P. Argouarc'h tonne, au lieu de susurrer comme ses confrères modernistes. Au 3^e *Domini vobiscum*, le catéchisme des années 50 me remonte à la gorge : *Et cum spiritu tuo...* C'est le dernier tour que me joue SdB. Juste derrière moi, le président Le Pen chante avec sa puissance célèbre. Je n'ose me retourner, mais on me rapportera que le vieux Chef avait les larmes aux yeux. Beaucoup d'autres vedettes communient ou manient le goupillon sous mes yeux. Je n'en commence pas la liste, faute de pouvoir la terminer. Nous voulons porter le cercueil, les croque-morts nous repoussent. Presque tous les militants de Radio Courtoisie que je croise me glissent ou me lancent ostensiblement une phrase de solidarité. Sur le parvis, Madame la Camarade A, étudiante anarchiste l'an passé, porte une robe pour la 2^e fois de sa vie (à ma connaissance), et offre du tabac au vieux troupiér sans solde. Au bas des marches, des dames à cheveux blancs m'encerclent. « Ça vous plaît, d'embrasser tous ces vieux tableaux ? » ironise ma préférée, brandissant sa canne, quand je m'échappe pour gagner le Père-Lachaise. Mais Madame, ces vieux tableaux sont beaucoup plus frais que la plupart des jeunes filles actuelles...

Serge de Beketch m'est apparu en novembre 1987, dans le studio de Radio Courtoisie, alors bleu ciel, dans mon souvenir. J'étais invité à commenter mon abjuration du trotskisme, que venait de publier *Le Choc du mois* (version Brigneau), n° 1. « Comment peut-on être trotskiste ? » me

demanda Serge, en substance. Tandis que j'essayais d'expliquer à des gens qui n'en ont pas lu une ligne (ce qui ne les gêne guère pour la citer) que la doctrine trotskiste est aussi jolie, sur le papier, que toutes les autres, je me demandais *in pectore* : « Comment peut-on être rédacteur en chef de *Minute* ? » Un ours blanc nez à nez avec un iguane... D'autres invités arrivèrent. Me posèrent quelques questions absurdes. M'oublièrent. Je me glissai silencieusement vers la sortie. La main sur la porte extérieure de la cabine technique, je m'entendis appeler. Serge avait laissé se débrouiller entre eux ses invités. Avec un sourire timide, il me disait qu'il avait apprécié mon numéro. Il pensait que nous étions appelés à nous revoir... Je ne sais plus ce que j'ai répondu. Un sourire dubitatif, probablement.

Vingt ans après, la mort de Beketch me cause la plus vive douleur de ma vie, après l'anéantissement de mon père et de mes grandes amours.

Entre-temps, je n'ai d'abord revu Serge qu'à *Minute* (version Martinez), de loin en loin, quand il y fallait un correcteur intérimaire. On m'a mis en garde contre lui : « Ce maboul appelle l'exorciste quand sa bagnole tombe en panne ! »

Minute (version Penciolleli) m'ayant embauché comme documentaliste, j'y aperçus encore Beketch, licencié mais en bons termes. Il venait de créer *Le Libre Journal*, un peu sur la droite de l'hebdo dont j'étais l'aillier gauche.

J'allai corriger le quotidien *Le Français*. Je revins à *Minute* comme chroniqueur, invité par Catherine Barnay.

Minute (version Molitor) me débarqua dès sa création. Serge m'attendait à la sortie, pour m'offrir un bon déjeuner, et un pont d'or vers son *Libre Journal*. Cela se passait en mars 2002. Je nous revois dans sa cuisine, tandis que je lui expliquais comment j'allais décupler le tirage du *L.J.* « Évidemment, faudra te calmer un peu sur certains sujets. Ne pas mériter ce jugement de Jean Dutourd sur les propriétaires d'un quotidien tué sous lui : « C'étaient de petites gens qui préféraient leurs passions à leurs intérêts... »

— Je suis comme ça, moi ! s'écria Serge aussitôt, à ma consternation.

Depuis, nous nous querellions sur

presque tous les sujets. Excepté la patrie en danger, Jeanne d'Arc, et l'alliance russe, alpha et oméga de l'intérêt national. A l'est, nous avons tout de même un point de contact : son grand-père était aide de camp de Dénikine, le mien officier de liaison de son successeur Wrangel.

Chaque "bouclage" du *Libre Journal* était fêté au restaurant. Serge a tenté d'introduire différents personnages dans ces déjeuners. Il y a renoncé en voyant quel mécontentement cette injustice soulevait chez moi, et chez notre Divin Marquis, le dernier vrai chroniqueur mondain de Paris, qui à 60 ans s'était humblement fait mon apprenti en correction d'épreuves, pour mieux servir *Le Libre Journal* (et surveiller sa copie). Lors d'un de ces déjeuners, Olmetta et moi avons dit à Serge son fait sur certaines de ses fréquentations. Et il y en avait de gratinées... "Y en a marre de ta ménagerie !" avais-je résumé. Serge s'esquiva au café, avec un salut mi-narquois mi-chagrin. Le Marquis et moi nous regardons en silence, et puis l'un de nous éclate : « Mais bon sang de bon soir, nous aussi on est de ces phénomènes de foire qu'il aime tant ! C'est nous les vedettes de la ménagerie ! »

Tant de projets cruciaux disparaissent avec Serge. Il n'est jamais venu prendre le thé dans ma soupente. Elle ne sera jamais prise, la photo où nous devons nous coiffer de nos chapkas clouées de l'aigle bicéphale, frapper nos poitrines d'un index hypocrite, pour légender : « Qui, nous ? Rouler pour Poutine ? » Le CD "Le Rap de Beketch : J'aime pas les jeunes" ne sera pas gravé et ne nous enrichira pas...

Ce qui me fait moins rire, ce sont les entames de romans que Serge m'a montrées, avant de les laisser tomber l'une après l'autre. C'était toujours remarquable, et je ne m'en étonnais guère : il a chroniqué tous mes livres, et à chaque fois la critique était meilleure que le livre ! J'en bous encore de jalousie et d'admiration...

Mon Sergot, un fainéant ? Les Français ne peuvent pas comprendre. C'était de la procrastination à la russe : l'oblomovisme (*oblomovtchina*), d'après un type créé par Gontcharov. Tellement plus chic que la fainéantise, mais mortel.

gofman@noos.fr



D'Allende à Wiesenthal, des bougres aux racailles,
des brocanteurs de la mémoire aux camés du foot,
de Harry Potter à Saïd, Samia et Fatima & C° en passant par Douste,
Delanoe, Mekachera, Chirac plus quelques inattendus,
cinquante portraits au vitriol de bestioles malfaisantes et autres racailles.

25€ – Port compris – Chèques à l'ordre de Danièle de Beketch
4, place Franz-Liszt – 75010 Paris

SERGE DE BEKETCH

CATALOGUE DES NUISIBLES

LES
VILAINS
HARDIS

SERGE DE BEKETCH



LES VILAINS HARDIS

